

Le Monde illustré (1857)

■ Le Monde illustré (1857). 1877/03/17.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1040 — 17 Mars 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne s'ra pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



A Constantinople pendant la dernière éclipse de lune, le 27 février. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. J. Viaud, notre correspondant.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : Russes et Turcs; — Joseph Autran; — Le marquis de Compiègne; — Les chantiers du Jardin-des-Plantes, à Lyon; — Catastrophe de Gagny; — Nos tableaux; — La Fête des cercles catholiques. — Les Dieux qu'on brise, par A. Delpit. — Le plus beau jour de la vie, par M^{me} Lieutier (suite et fin). — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Bibliographie. — Récréations de la famille. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Sur les toits de Constantinople pendant la dernière éclipse de lune. — Sotnia de Cosaques du Don en marche. — Colonne d'infanterie turque en marche. — Joseph Autran. — Le marquis de Compiègne. — Aspect des chantiers du Jardin-des-Plantes, à Lyon. — La catastrophe de Gagny. — *Le Passage difficile*, tableau. — *Perme de Pouliguen* (Finière), tableau. — *Le Timbre d'argent*, au Théâtre-Lyrique. — Réunion générale au cercle catholique du boulevard Montparnasse. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

DES correspondants nombreux m'ont, depuis un mois, adressé des lettres qui, toutes, sous une forme ou sérieuse, ou railleuse, ou fantaisiste, s'élevaient avec force contre le succès de *l'Assommoir* en particulier et de la littérature réaliste en général.

Ces correspondants, parmi lesquels se trouvent plus d'une correspondante, concluaient de la même façon, en me demandant de protester contre les funestes tendances de l'école littéraire qui semble croire que le plus beau et le plus instructif de tous les voyages est une descente dans les égouts.

En présence de ces sommations répétées, je ne saurais persister dans un système d'abstention que mes lecteurs pourraient prendre pour une complicité, en vertu de l'axiome : Qui ne dit mot consent. Et, puisque l'occasion m'en est fournie, je dirai en toute franchise ce que je pense de la question.

Je pense tout d'abord que l'on fait fausse route dans les récriminations et que les véritables coupables ne sont pas ceux qui exploitent les curiosités malsaines, mais bien ceux qui se laissent exploiter. C'est, par conséquent, à S. M. le Public que je me permettrai de dire :

— Sire, comme tous les souverains, vous entendez rarement le langage de la vérité. Vos flatteurs encensent d'autant plus vos caprices que leur extravagance est plus choquante. Voilà pourquoi vous êtes le plus illogique, le plus désordonné, le plus despotique, le plus fantasque des monarques.

Sire, sachez que les adulations de vos courtisans ne sauraient vous soustraire aux graves responsabilités qui pèsent sur vous. Vous n'avez pas le droit de dire : Et s'il me plaît d'être dupé, comme M^{me} Sganarelle disait : Et s'il me plaît d'être battue ! Car, chaque fois que vous êtes dupe, vous êtes en même temps corrupteur.

A toutes les époques, sire, vous avez fait les littératures à votre image, et, franchement, le portrait que certaine école est en train de donner de vous n'est pas pour vous honorer. C'est vous-même qui rédigez vos menus. Comment s'en prendrait-on ensuite au cuisinier qui les confectionne ?

Une édition, deux éditions, dix éditions... cinquante éditions!...

Cela s'enfourne et se défourne comme autrefois la galette chez le pâtissier du Gymnase. Il suffit que le bruit se répande qu'un livre a paru, plein de scandales et de hoquets, grossier de parti pris, promenant son monde dans toutes les sentines de la société et parlant l'argot du baigneur au lieu de parler la saine et belle langue française dont les maîtres nous ont transmis le dépôt. Il suffit de cela pour que la boutique du libraire soit prise d'assaut. Toutes les mains sont tendues, toutes les poitrines haletantes. Et il n'y a guère de famille à présent sur la table de laquelle on ne trouve les volumes dans lesquels les demoiselles du monde peuvent suivre un cours de dépravation pratique.

Ce n'est pas la première fois que l'argot fait irruption dans les lettres. Ce n'est pas la première fois que les lecteurs et les lectrices sont conduits dans les bouges. Eugène Suë tenta le premier l'aventure. Mais avec quels ménagements, et comme la comparaison prouve précisément notre dégringolade présente !

Aux scènes de taverne et de turpitude, Eugène Suë s'empressait de faire succéder, dans *les Mystères de Paris*, des tableaux d'autre espèce. Il avait hâte de se rincer la plume, quand il l'avait pendant quelque temps trempée dans ces boues délayées.

Aujourd'hui, au contraire, c'est l'école de la vase à perpétuité qui voudrait nous imposer ses singuliers dogmes. On voudrait transférer les écoles de natation dans le ruisseau.

Et c'est à cette tentative, ô roi Public ! que vous donnez votre approbation ! C'est vous qui l'encouragez c'est vous qui la patronnez, c'est vous qui la subventionnez !

Il est, parbleu, tout naturel que, du moment où ça mord, les pêcheurs abondent. Et j'appelle tout spécialement votre attention sur ce côté du débat. Ce n'est pas un roman argotique qui s'étalera demain aux devantures, ce sont dix romans, ce sont cent romans. Y avez-vous pensé ? Avez-vous songé qu'à l'heure où j'ai l'honneur de vous parler, assis devant leur table, des légions de plagiaires sont déjà en train de parodier ce genre en l'exagérant ? Avez-vous songé à l'effroyable queue que va remorquer derrière lui le succès dont vous êtes le complice ?

Sire, le siècle précédent vous avait transmis un héritage que vous n'avez pas le droit d'aliéner : il vous avait transmis le goût, ce plus beau diamant de votre couronne. Qu'en avez-vous fait ? Et quel moment avez-vous choisi ?

C'est à l'heure où la France déchuë a tant d'humiliations à faire oublier qu'on donne à l'Europe cette carte d'échantillon de notre valeur intellectuelle et morale !

Encore, Sire, n'avez-vous pas même l'excuse de répondre : Le roi s'amuse ! Ce n'est pas vrai, le roi s'ennuie ; car ils sont mortellement ennuyeux, ces livres qu'on achète, non pas pour le plaisir qu'ils donnent, mais pour la rougeur qu'ils promettent.

Roi Public, vous êtes coupable sans circonstances atténuantes...

Les correspondants ne me demanderont plus désormais quelle est mon opinion sur la littérature naturaliste. Mais, à mon tour, je leur poserai cette question :

— Vous achetez donc ces productions, pour qu'elles vous indignent si fort ? Eh bien, en pareil cas, acheter, c'est collaborer.

« A l'œuvre ! à l'œuvre ! »

C'est le cri qui, des flancs de la colline Montmartre aux environs de l'Observatoire, retentit dans tous les ateliers.

A l'œuvre ! à l'œuvre !

Et tous les retardataires piochent avec fureur, bêchent avec rage pour regagner le temps perdu. Et c'est une orgie de bitume, d'ocre, de bleu d'outremer, de vert Véronèse, de laque, de vermillon ! Et les pinceaux se trémoussent ! Et les ciseaux se démentent !

On a bien souvent décrit dans les chroniques ces effarements *in extremis*. Bien souvent on a mis en scène l'artiste qui suit encore dans la rue son commissionnaire pour donner, chemin faisant, une dernière touche à son paysage.

Mais un type plus curieux, parce qu'il est plus inédit, c'est celui du peintre dont le tableau arrive le premier, le matin même du jour où le dépôt est permis.

Quel est-il celui-là ?

Le champ des conjectures est ouvert.

Je parierais volontiers, moi, pour une médiocrité honnête et modérée, pour un amateur, par exemple, qui fait de l'art comme on va à son bureau.

Je le vois d'ici ce régulier, ce ponctuel, qui a fait sa tâche comme on rabote une planche, et qui, méthodiquement, à heure fixe, frappe à la porte du palais de l'Industrie.

A moins que ce premier ne soit un jeune dont c'est le premier Salon, et qui a peur, le pauvre, de manquer le train, et qui s'est dépêché, dépêché.

Mais ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que le premier arrivé n'est pas un vrai artiste, un artiste en pleine période militante, en pleine passion.

Ceux-là ne se séparent de leur tableau que tout à fait *in extremis*.

Ils veulent le voir encore, jusqu'à la fin, toujours, pour chercher, pour refaire, pour finir.

Ah ! ce premier ! ce premier ! Il me trotte dans la tête. J'aurais voulu être là pour le voir arriver.

J'y serai, ma parole d'honneur, l'année prochaine. Détail statistique :

Le soir de la première journée où les réceptions commençaient, on comptait vingt inscrits,

Dont un seul sculpteur.

Mais les dix-neuf autres ne m'intéressent pas. C'est lui seul ! Lui !...

« A moins que... c'est encore une hypothèse admissible, à moins que le premier dont nous parlons ne soit un malin raffiné qui ait voulu se soustraire par cet acte de brusque détermination aux influences des conseils d'atelier.

Savez-vous bien que cette supposition n'aurait rien d'in vraisemblable, et que ce parti pris attesterait chez notre homme une sagacité à laquelle il conviendrait de rendre hommage ?

Parce que, voyez-vous, les conseils d'atelier, c'est le fléau des fléaux.

Bien fol est qui s'y fie.

Connaissez-vous une charmante anecdote dont Cherubini est le héros ?

Le bruit avait couru que Chérubini avait aidé de ses conseils je ne sais plus quel musicien dont on venait de jouer un opéra, lequel musicien, détesté de ses confrères, passait pour le plus mauvais chanteur du monde.

Quelques jours après la représentation, un journaliste rencontre Chérubini :

— Dites-moi, un renseignement...

— Et lequel ?

— On prétend que c'est vous qui avez aidé X...

— Heu ! heu !

— Vous avez eu bien tort, si, comme on l'assure, c'est vous qui avez corrigé toutes les fautes dont sa musique était pleine.

— Peut-être, fit Chérubini clignant de l'œil... Mais, soyez tranquille, j'en ai laissé.

Si je rappelle cette anecdote, c'est que ce qui se passe dans les ateliers aux approches du Salon lui donne une actualité incontestable.

Il est d'usage de s'entrevisiter, et un Henry Monnier trouverait dans ces visites-là matière à de délicieuses scènes de mœurs.

Cela commence toujours par une admiration naturelle et enthousiaste.

— Étonnant ! mon cher... non, parole d'honneur, ça y est. Tu sais, je ne te flatte pas, moi.

— Et moi je n'aime pas à être flatté. Voyons, franchement, signale-moi les défauts, si tu en vois !

— Je n'en vois pas.

— Laisse donc, en cherchant bien.

— Écoute, puisque tu le veux, je crois que voilà un arbre qui n'est pas à son plan.

— Ah ! tu crois ?

L'autre commence à se rembrunir.

— Cela me fait cet effet-là. Je n'aime pas beaucoup non plus l'expression du bonhomme, et je trouve que son costume trop éclatant tue l'ensemble.

— Je ne peux pourtant pas faire gris et terne.

Une pointe d'amertume commence à se montrer.

— Tu dis peut-être cela pour moi, parce que je n'entends pas la couleur de la même façon que toi... Enfin, tu verras... C'est comme cette eau... elle manque de transparence. Avec un rien...

Une discussion s'engage à fond.

Survient un second ami. Celui-là prend justement le contre-pied de ce que l'autre a dit. L'eau est trop fade, le bonhomme manque de lumière... l'arbre... etc...

Vous comprenez où peut en être un infortuné artiste à la vingtième conférence de ce genre. Il ne sait plus, il ne voit plus, il peint à tâtons, il retouche à l'aveuglette.

Sans compter que, en admettant tout le bon vouloir possible et toute la loyauté, l'histoire de Chérubini est toujours de circonstance. Les fautes d'un confrère, on en laisse toujours peu ou prou.

Voilà pourquoi je dis que le premier envoyeur du Salon pourrait bien être un finaud se dérobant ainsi à la persécution des conseillers. N'osant pas résister aux avis, il se sauverait sans attendre leur arrivée.

Ce serait sage.

Du reste je vous ai promis de tirer la chose au clair. L'année prochaine je déploierai, s'il le faut, toute l'habileté d'un reporter en chef pour arriver à pénétrer ce secret.

Faites-moi crédit jusque-là.

En dehors du Salon, d'ailleurs, le mouvement artistique est très-actif.

Les expositions aujourd'hui dites des *Mirlitons* et de la *Crémérie* (les deux cercles que vous savez) ont été très-suivies. On prétend même que chaque cercle faisait tous les jours exercer un pointage à la porte de l'autre pour savoir son chiffre de visiteurs. Ce chiffre était-il supérieur, on lançait de nouvelles séries d'invitations. Tant mieux. Propageons le plus possible le goût des belles choses.

A présent va venir le tour de l'hôtel Drouot et de ses ventes printanières. Tous les ans, en effet, il y a là comme un renouveau d'enchères.

Déjà l'on annonce la vente connue sous le nom de *Vente des dix*. Dix artistes associés qui, pour la quatrième fois, soumettent directement leurs œuvres à l'estimation du public : Karl Daubigny, Ribot, Jundt, Hanoteau, Mouillon, Lapostollet, etc...

Puis viendra la vente de Lansyer dont le catalogue ne comprend pas moins de cinquante-neuf tableaux ou études. Je puis vous garantir *de visu* qu'il y a là quantité de choses vraiment remarquables.

Avis aux amateurs pour le 22 mars.

Puis...

Nous en reparlerons.

Je n'en ai pas fini cependant avec les nouvelles artistiques. Ne faut-il pas que je vous dise un mot de l'exposition de Fromentin ?

Je n'ai pas à revenir sur l'opinion que j'ai déjà exprimée relativement à l'abus que l'on fait d'un honneur qui, pour garder son prestige, ne devrait pas être prodigué comme il l'est depuis quelque temps.

Souvent, à rapprocher ainsi les œuvres d'un même artiste, on souligne les défauts, on trahit les secrets de son procédé, on initie enfin le public aux ficelles du métier, ficelles dont les plus grands ne sont pas plus exempts que les autres.

Ces observations, d'une application générale, sont en partie justifiées par l'exposition des œuvres de Fromentin.

Je ne comprends cette manifestation que lorsqu'il s'agit d'un chef d'école, d'un Ingres ou d'un Delacroix.

Tout en ayant son originalité incontestable, Fromentin ne fut pas un initiateur. Il comprit l'Orient, je l'accorde, mais il ne l'inventa pas. Souvent même il le traduisit de façon à remplacer le sentiment de la réalité par une paraphrase fantaisiste.

Si vous voulez voir de l'Orient sincère, prodigieusement intense, admirable, allez au Luxembourg, regardez la *Caravane de Belly*; puis, si vous passez sans transition aux salles du quai Malaquais, vous comprendrez pourquoi je dis que, comme orientaliste, Fromentin ne fut qu'un *Americ Vespuce*.

Je ne prétends en rien diminuer pour cela le très-sincère mérite de ce tempérament délicat, plus fait peut-être encore pour la critique que pour la production.

Plusieurs toiles, que le public ne connaissait pas, y montrent Fromentin sous un aspect assez inattendu.

Mais y aura-t-il, en somme, un grand bénéfice pour sa mémoire à tirer de l'Exposition organisée par ses amis? Il n'en sortira pas grand, j'en réponds. Je crois qu'il n'en sortira pas diminué non plus. Mais était-ce la peine, pour un résultat négatif, de prendre tant de souci?

A propos d'Exposition, celle qui s'organise au Champ-de-Mars nous promet pas mal d'étonnements.

On y verra, entre autres surprises, le nouvel appareil inventé en Amérique et qui me paraît destiné à opérer une révolution scientifique tout aussi importante que la vapeur et l'électricité.

L'électricité est, d'ailleurs, encore de là partie, mais, cette fois, il ne s'agit plus d'envoyer des télégrammes, il s'agit de les parler. S'il faut en croire, en effet, les rapports envoyés des États Unis, le *téléphone* porte instantanément la voix humaine aux plus lointaines distances.

L'appareil est ainsi décrit :

Un fil télégraphique réunit la station de départ à la station d'arrivée. A chaque extrémité, un électro-aimant. A côté, une mince lame d'acier qui répercute les sons sur le fil. Celui-ci, quand l'électricité le parcourt, transmet les ondes sonores instantanément.

J'avoue que je ne comprends pas très-bien le fonctionnement du système. Cependant les correspondances affirment que le professeur Bell, qui en est l'inventeur, a correspondu l'autre jour à trente kilomètres de distance. Il a posé verbalement une série de questions auxquelles il a été répondu de même.

Le professeur Bell doit venir à Paris l'année prochaine pour nous faire juger personnellement de son procédé. Convenez que cela sera curieux.

Les conséquences de la téléphonie sont vraiment impossibles à embrasser d'un seul coup.

Quelle aubaine pour une étoile du chant!

Plus de déplacements inutiles. La virtuose ou le ténor établit une communication téléphonique entre la ville qu'elle habite et toutes les salles de concerts du pays. Par exemple, je suppose Nilsson qui, en ce moment se repose à l'hôtel du Louvre, arrivant ici, la téléphonie étant en fonction.

Elle s'entend avec les directeurs de toutes nos grandes villes. A l'heure dite, les salles de théâtre se remplissent. Et Nilsson, sans quitter sa chambre, enthousiasme un million d'auditeurs répartis dans nos quatre-vingt-six départements.

Total : Quatorze cent mille francs de recette sans se déranger.

Ceci pour la téléphonie publique. Mais il y aura aussi la téléphonie occulte.

Quelle ressource pour un préfet de police adroit qui, prévenu de l'existence d'une société secrète, trouverait moyen de faire adapter à la salle de ses délibérations un appareil téléphonique qui lui permettrait d'entendre de son cabinet tout ce que disent les conspirateurs!

Et pour les maris jaloux! quelle ressource providentielle. Leur femme ne pourrait plus dire un mot ni faire une confidence à une amie, sans qu'immédiatement le mari, aux aguets, fût renseigné par son téléphone.

Gloire au professeur Bell et à son invention qui, je l'espère pour lui, ne s'en ira pas retrouver au musée des canards les fameux escargots sympathiques de désopilante mémoire.

Je parcourais hier un intéressant volume que Paul de Musset vient de consacrer à la biographie de son frère.

Un passage m'y a frappé, c'est celui où il est question des relations d'Alfred de Musset et de Rachel. Une sympathie sincère et instinctive les attirait-elle l'un vers l'autre? Je ne le pense pas.

Quand ils se rencontrèrent, ils furent bien vite sur le pied de la coquetterie mutuelle. Mais il y avait toujours des réticences et des antagonismes.

Paul de Musset nous apprend que de ces rapprochements sortirent plusieurs projets de tragédie.

Chaque fois que Rachel se trouvait avec le poète, elle *firtait* à outrance, et lui semblait se laisser prendre. Pour prouver qu'il était conquis, il n'avait qu'un moyen, toujours le même, il disait à Rachel :

— Je veux écrire une tragédie pour vous.

Il était héroïque le moyen!

On choisissait le sujet. C'était admirable; Rachel battait des mains, Musset s'enflammait; il allait même jusqu'à bâcler le scénario d'un premier acte, jusqu'à confectionner une tirade.

Mais l'ardeur tragique se refroidissait en même temps que l'ardeur sentimentale. Une année se passait, ou deux, ou trois, plus de nouvelles.

Au bout de ce laps, on était réuni par un hasard :

— Et ma tragédie?

— Décidément le sujet ne valait rien.

— Il faut m'en chercher un autre (minaudait Rachel avec cette intensité de séduction qu'ont attestée tous ceux qui la connurent).

— Soit. Lequel?

Et l'on repassait par les phases précédentes. Et il devait en être ainsi toujours, car Rachel et Musset, quoique vivant à la même époque, n'étaient pas des contemporains.

Le poète était un moderne, l'artiste était une antique. Comment Musset, avec sa nervosité bizarre, avec sa fantaisie malade, aurait-il pu répondre à l'idéal de celle qui vivait dans l'intimité de Corneille, et qui, même dans la vie privée, emportait comme un reflet de la majesté classique?

Il n'en serait pas moins curieux de connaître les ébauches tragiques d'Alfred de Musset, ne fût-ce que pour se convaincre qu'il a eu cent fois raison de ne pas pousser plus loin les expériences.

Combien impitoyable est la mort! On dirait parfois qu'elle prend plaisir à raffiner ses cruautés.

Par exemple quand elle frappe, comme elle vient de le faire, un père dans la personne d'un fils aimé, d'un fils qui succombe au moment où les soins assidus et dévoués des siens semblent l'avoir reconquis sur la mort.

C'est l'histoire du pauvre et cher Jules Sandeau, le maître aimé, dont le deuil avait, mardi, réuni tant d'amis éplorés.

Sandeau avait un fils qu'il adorait et qui méritait toute la tendresse dont il était comblé. Une brillante carrière s'ouvrait devant lui. Lieutenant de vaisseau à trente ans!

Il y a trois ans, il revenait de Cochinchine; on sait quels ravages exerce ce climat meurtrier. A son retour, le jeune homme était un spectre.

Pâle, amaigri, miné par le mal, il semblait condamné. Mais non!... L'air de la France lui rend les forces. On ranime cette existence qui paraissait épuisée. Le sourire reparait sur ses lèvres blémies. Il renaît. Il est sauvé.

Vous pensez quelle joie ce fut.

Bien courte devait en être la durée. Par une ironie du sort, c'est à Hyères, où il était en station, à Hyères, dont on célèbre le bienfaisant climat, que la phthisie reprend cette proie. En trois mois, il est terrassé. Et il le voit, et il le sent, et il dit à son père :

— Je veux mourir debout.

Et ce père, qui avait concentré sur cette tête chérie toutes les délicatesses de l'affection la plus tendre, assiste impuissant à cette agonie lente et pourtant trop rapide!

Tout le Paris littéraire était là, non pour consoler ce désespoir paternel, mais pour pleurer avec lui.

Écho d'atelier.

L'autre jour, le sculpteur P..., célèbre pour ses boutades, vient visiter son ami X...

X... est en train d'achever un tableau représentant Marie Madeleine en prières.

Mais l'artiste, épris de réalisme, a peint une femme aux proportions colossales et à l'embonpoint ultra-prosaïque.

— Ah! ça, dit le sculpteur terrifié, tu te trompes. Ce n'est pas la Madeleine que tu peins, c'est la Bastille.

M^{me} de C... assistait l'autre soir à une première avec son cousin Gaston, un Olivier de Jalès de la vie réelle.

Et M^{me} de C... prenait plaisir à se faire désigner par lui les notabilités galantes qui peuplaient les avant-scènes.

Quand soudain l'arrêtant :

— Savez-vous, mon cousin, que vous êtes singulièrement ferré sur ce monde là?

— Oui, ma cousine... ferré... à glace.



L'ARMÉE RUSSE. — Sotnia de Cosaques du Don en marche de Chocim à Kisseneff, traversant le village de Falesti.

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Schonberg, notre correspondant.)



L'ARMÉE TURQUE. — Colonne d'infanterie en marche de Rutschuk à Dultza, traversant les marais de la Dobrutscha.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Schönberg, notre correspondant.)

NOS GRAVURES

L'Éclipse de Lune à Constantinople

STAMBOUL était en grand émoi dans la nuit du 27 au 28 du mois dernier : la lune, haut perchée dans un ciel sans nuage, offrait aux musulmans le terrible spectacle d'une éclipse. Or, les Turcs ont toujours sur ce phénomène les idées les plus singulières. Ils sont dans la ferme croyance qu'il est produit par un dragon qui se jette sur la lune et cherche à la dévorer. Or, ils ont pour cet astre une vénération particulière. Leurs armes ne sont-elles pas composées d'un croissant et d'une étoile? Ce combat du dragon contre la lune leur offre donc un intérêt tout spécial. Aussi chacun d'eux durant cette nuit-là faisait de son mieux pour venir en aide à l'astre protecteur de la Turquie. Dès que le phénomène se manifesta, les Turcs sortirent en foule dans les rues ou montèrent sur les plates-formes de leurs demeures. L'un tirait des coups de fusil, l'autre déchargeait son revolver; celui-ci frappait à coups redoublés sur une casserole, celui-là faisait retentir les cymbales dont il s'était armé. Les *hadjas* montaient dans les minarets, et leurs voix, plus ou moins harmonieuses, invoquaient le secours d'Allah et de son prophète pour le triomphe de la lune. Les bandes de chiens des rues, effarés par ce mouvement insolite, couraient en aboyant avec fureur. Tel était le spectacle qu'offraient les quartiers turcs durant la nuit du 27 au 28 février.

Au bout de quelques heures de ce vacarme infernal, on vit la lune, parfaitement rétablie, briller de tout son éclat dans le beau ciel d'Orient, et les acteurs de cette scène extraordinaire rentrèrent chez eux, après force congratulations sur l'efficacité du concours par eux prêté à la lune dans sa lutte contre le dragon.

Pareilles choses ne surprennent pas dans un pays où, sur la liste des dignitaires du palais, à côté du grand-eunuque, on voit figurer le grand astrologue.

Russes et Turcs

LA paix récente conclue entre les Turcs et les Serbes n'a pas avancé considérablement la solution si ardemment souhaitée de la question d'Orient, et la diplomatie s'efforce d'arriver à une heureuse issue, mettant à profit les rigueurs de l'hiver qui condamnent à une inaction forcée les troupes russes et turques.

Nous publions, dans le présent numéro, deux dessins d'un de nos correspondants qui feront aisément comprendre à nos lecteurs à quelles intempéries sont exposées les troupes du czar, aussi bien que celles du sultan.

Le premier représente la marche d'une colonne d'infanterie turque à travers les marais de la Dobrutscha. C'est une contrée inhabitable et marécageuse, formant, à proprement parler, un immense marais, et offrant de bien grandes difficultés pour le passage d'une armée, même pendant l'été. Notons en passant qu'en juillet 1854, les exhalaisons putrides de ces marais firent périr en une seule nuit plus de cinq cents hommes de la division du général Canrobert durant sa marche sur Babadagh. Dans notre dessin d'aujourd'hui, nous voyons cette longue file de soldats turcs, la capote blanchâtre jetée sur les épaules, cheminer péniblement les pieds enfoncés jusqu'à la cheville dans la boue liquide qui forme le sol de ces contrées.

Dans le second dessin, notre artiste nous fait voir une troupe de Cosaques du Don en route de Chocim à Kischeneff, traverser le bourg de Falenti, encombré continuellement par les arabas et transports de l'armée russe. Les Cosaques, le fouet à la main, défilent rapidement par deux en colonne de route au trot ramassé de leurs petits chevaux si chétifs d'aspect et pourtant si infatigables. Aujourd'hui les milices guerrières sont enrégimentées et n'offrent plus ces accoutrements si étranges et si pittoresques que nous voyons dans les lithographies de Carle Vernet. L'uniforme actuel de ces Cosaques se compose d'un shako, entièrement cylindrique, recouvert en toile cirée, et d'une ample capote à capuchon, portant sur les pattes, en chiffres

rouges, le numéro du régiment. Leur armement consiste en une longue lance, une carabine, système Verdun, que le cavalier porte en bandoulière, renfermée dans un fourreau en peau de loup et un sabre sans garde à poignée de cuivre.

Le marquis de Compiègne

LA mort prématurée de notre collaborateur M. de Compiègne nous a profondément affligé. Son exquise distinction, sa douceur, son extrême modestie qu'exagérait encore une timidité dont ce grand voyageur n'avait pu se défaire lui avait conquis toutes les sympathies parmi nous. C'est un ami que nous pleurons en lui, en même temps qu'un de ces hommes de courage et d'initiative qui sont l'honneur de leur pays.

Le marquis de Compiègne avait à peine trente ans. Il faisait une excursion sur les côtes insalubres de la Floride lorsque la guerre éclata en 1870. Il accourut prendre part à la défense nationale et fut fait prisonnier à Sedan. A peine délivré, il reprit du service, et après avoir défendu son pays contre les ennemis du dehors, il voulut le défendre de nouveau contre ceux du dedans. Il fut blessé à Neuilly pendant le second siège de Paris.

En 1872, il entreprit, avec M. Marche, l'exploration qui devait illustrer son nom. Tandis que les Allemands organisaient à grand renfort de dépenses des expéditions qui échouèrent complètement sur les côtes du Congo, nos deux compatriotes, à peu près sans ressources, car ils n'avaient que l'argent que leur avait avancé un marchand de curiosités naturelles de Paris, qu'ils remboursèrent en peaux et en animaux empaillés, exploraient fructueusement l'Ogowé, un fleuve immense qui se jette à la mer près de notre possession du Gabon et dont le cours supérieur est encore inconnu. Pendant un an et demi, ils bravèrent les privations, les menaces des sauvages, les périls d'une navigation fort hasardeuse, un climat qui compte parmi les plus insalubres du monde, soutenus par le sentiment du devoir qu'ils accomplissaient et par l'espérance de la gloire qu'ils attendaient de leurs découvertes. Une attaque des sauvages Osyebas, qui leur tuèrent plusieurs hommes et dispersèrent leur escorte, mit un terme à leur voyage. Ils revinrent en France, fiers d'avoir levé un coin du voile qui couvre encore le centre mystérieux de l'Afrique; et M. de Compiègne raconta leurs aventures dans deux volumes, *l'Afrique équatoriale*, où il se révéla un écrivain plein de verve et d'humour et dont nous avons rendu compte au moment de leur apparition.

En 1875, le vice-roi d'Égypte fonda la Société de géographie du Caire et, désirant s'entourer de tous les voyageurs célèbres par leurs expéditions en Afrique, il en offrit le secrétariat à M. de Compiègne, qui accepta. Mais la vie sédentaire ne lui convenait point et il rêvait de nouveaux voyages, qu'il se disposait à entreprendre, lorsqu'est survenue la malheureuse affaire où il a trouvé la mort. Insulté par un Allemand, il a répondu par un soufflet. Un duel au pistolet eut lieu. Il avait été réglé de façon à éviter tout malheur; les adversaires étaient à trente mètres l'un de l'autre. Mais l'heure de M. de Compiègne était arrivée : il reçut une balle dans la poitrine et expira après trois jours de souffrances.

Une longue carrière lui semblait réservée. Il était grand et fort, malgré l'affaiblissement que lui avaient causé les fatigues de son voyage. Avec son indomptable énergie, son mépris du danger, des études variées qu'il pouvait mettre au service de la géographie, qui sait s'il n'eût point achevé de jeter la lumière sur le centre de l'Afrique, où il voulait retourner. Mais il a assez fait pour tenir une place honorable parmi les grands explorateurs africains contemporains, les Livingstone, les Speke, les Stanley, les Mage et les Cameron.

Joseph Antran

MONSIEUR Antran, membre de l'Académie française, vient de mourir à Marseille, à l'âge de soixante-quatre ans, frappé d'une attaque d'apoplexie au milieu de son travail, pendant qu'il était en train de dicter à son secrétaire. Ses débuts littéraires datent de 1832; il avait adressé à M. de Lamartine une ode enthousiaste intitulée : le

Départ pour l'Orient. Ses principaux ouvrages poétiques sont : *la Mer* (1835), *les Poèmes de la mer* (1839), *Laboureurs et Soldats*, *la Vie rurale*, *les Épîtres rustiques*. Il fut élu membre de l'Académie française en mai 1868, en remplacement de Ponsard; sa réception eut lieu le 15 avril 1869. En 1848, il avait abordé le théâtre; *la Fille d'Echyle*, qui fut jouée à l'Odéon, obtint, avec *Gabrielle*, d'Émile Augier, le prix Monthyon décerné par l'Académie.

M. Antran était fort riche, sa maison était très-hospitalière. Il y a quelques semaines, l'auteur des *Poèmes de la mer* recevait à la fois M. Alexandre Dumas et M. Victor de Laprade.

Le Chantier du Jardin-des-Plantes à Lyon

Dès qu'une crise industrielle se produit à Lyon, il est question d'ouvrir les chantiers. C'est de tradition.

Aller aux chantiers, c'est aller remuer la terre, creuser des fossés, faire des remblais, promener la brouette. Pour beaucoup de raisons que nous ne pouvons exposer ici, l'ouvrier en soie, l'ouvrier sérieux, n'a jamais beaucoup aimé ces sortes de chantiers.

Nous avons vu, il y a quelques jours, cinquante ou soixante ouvriers, tout au plus, au chantier du Jardin-des-Plantes, près de l'embarcadère du chemin de fer de la Ficelle.

Le Jardin-des-Plantes était autrefois, non pas un jardin botanique complet, mais un square vaste et agréable. Les *maîtres*, les compagnons et les compagnons, en revenant du magasin, aimaient à s'y reposer, à s'y rafraîchir, avant de remonter aux Charreaux ou à la Croix-Rousse. Les élèves des écoles de théorie de la place Sathonay y venaient volontiers flâner. En fumant leur cigarette, sur le banc du jardinet, près du buste de l'abbé Rozier, ils pouvaient contempler le dos énorme, monumental de leur patron, l'illustre Jacquard.

Par de jolis chemins en lacets on montait à l'esplanade de la pièce d'eau. Les musiques d'amateurs et les musiques militaires venaient parfois jouer sur cette esplanade. Mais quand la fabrique allait bien et que les commandes étaient pressées, les musiques ne jouaient guère que pour deux auditeurs : le bon M. Maisial, professeur de théorie, et son chien Barbès. Pourquoi ce chien s'appelait-il Barbès? On n'a jamais pu savoir.

Ce qui manque à Lyon, — nous parlons du Lyon central, — c'est l'espace. Aussi fait-on de terribles économies de terrain. Dès que le parc de la Tête-d'Or a été dessiné, on s'est avisé de rogner l'ancien Jardin-des-Plantes. On le rognera si bien qu'on finira par n'en faire qu'une petite cour où quatre chaises de paille pourrissent, sous quatre maigres acacias, entre quatre casernes du travail.

Le terrain est si cher, entre le Rhône et la Saône!

Catastrophe de Gagny

UN terrible accident est arrivé lundi soir, 5 mars, sur la ligne de l'Est, à la station de Gagny, située à 14 kilomètres de Paris.

Le train-poste n° 37, partant de Paris à 7 h. 50, en arrivant à la gare de Gagny, vint heurter un train de marchandises. Par suite d'une erreur d'aiguille, ce train, qui manœuvrait à recuions, avait changé de voie et se trouvait sur une ligne d'évitement lorsque le train-poste le prit en écharpe. Le choc fut épouvantable. La locomotive, complètement défoncée, fut rejetée sur le côté; tous les wagons se heurtant, se refoulant les uns les autres, se brisèrent avec fracas. En quelques instants, le train tout entier ne fut plus qu'un amas de débris.

Des cris déchirants partaient de tous les wagons. Le chef de gare de Gagny, aussitôt prévenu, organisa les secours; le médecin de cette localité fut appelé en toute hâte; d'autres médecins ne tardèrent pas à arriver de Paris, et, aidés des habitants de Gagny, ils procédèrent au sauvetage des infortunés voyageurs.

On retira des débris dix-sept blessés. Dix d'entre eux, les plus maltraités, furent transportés chez le sieur Renaud, restaurateur. Sa fille Marie soigna ces malheureux avec le dévouement d'une sœur de charité. Deux de ces infortunés moururent dans ses bras au

milieu d'atroces souffrances. Ce ne sont pas malheureusement les seuls morts que l'on ait eu à déplorer. On a relevé encore deux autres cadavres.

Par un véritable miracle, le chauffeur et le mécanicien du train-poste n'ont été nullement atteints. Le chef de train a été sérieusement contusionné, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Nos Tableaux

FERME DE POULIGUEN (*Finistère*), ancien manoir, par M. Le Sénéchal de Kerdréoret. — Voici encore un tableau d'intérieur du dernier Salon qui nous a particulièrement frappé par la sincérité de l'observation, la vérité des effets, si difficiles à rendre, de ces vieilles demeures bretonnes, sombres comme des caves ou des prisons.

En entrant dans ces tristes habitations, le visiteur ne distingue d'abord que des formes confuses et tend les mains pour ne pas s'y heurter; ce n'est qu'à mesure que surgissent les objets et les gens qui l'entourent, et que l'œil de l'artiste sait trouver dans ces pénombres des aspects des plus pittoresques. C'est cette impression que fait éprouver le tableau de M. Le Sénéchal de Kerdréoret, un nom qui sent la Bretagne à cent lieues, et nous lui savons gré de nous avoir fait pénétrer dans ce foyer mystérieux et poétique avec le rayon de lumière de sa palette. Son tableau est solide sans être noir, il est sombre sans être triste, deux écueils bien difficiles à éviter, et nous promet un nouveau révélateur de la vraie Bretagne; cette fois, ce sera la Bretagne peinte par elle-même.

LE tableau intitulé : *le Passage difficile*, par A. Louvrier de Lajolais, que nous reproduisons dans notre numéro de cette semaine, est une étude faite sur nature par un jour gai et ensoleillé. L'escalier a des reflets roses et verdâtres qui ont évidemment séduit l'artiste; l'impression nue, très-vive et bien rendue semblait appeler des détails plus gais et plus vivants; l'artiste n'y a pas manqué. Le chien, les chats, tous les personnages du petit drame intime et burlesque qu'il a si bien exprimé en l'encadrant d'une foule de détails amusants, forment un ensemble réussi.

Nous le répétons, ce n'est là qu'une étude spirituellement animée; rien n'indique la prétention de viser au-delà; mais, dans ce qu'elle est, l'œuvre témoigne d'un pinceau habile et d'un tempérament d'artiste. M. Louvrier de Lajolais est un peintre duquel nous avons le droit d'exiger davantage. Si nous applaudissons de bon cœur à l'accueil que le public a fait à cette jolie toile, si nous nous plaignons à constater le succès de cette belle chatte blanche, de la famille des adorables matous de M. Eugène Lambert, c'est avec l'espoir de retrouver M. Louvrier de Lajolais, jusqu'à présent absorbé par ses utiles travaux aux Expositions rétrospectives, aux prises avec de vrais et grands paysages, qui permettront à son talent de se développer et de lui marquer sa place au Salon, comme il a su se la faire à l'Union centrale des beaux-arts.

La Fête des Cercles catholiques

LE dimanche 11 mars l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers célébrait, au cercle Montparnasse, la fête de Saint-Joseph.

La journée commençait par une messe en musique, célébrée dans la chapelle du cercle. C'est le défilé des bannières de tous les cercles de Paris, portées processionnellement dans la chapelle, que notre gravure représente. Une foule immense les suivait, dans laquelle patrons et ouvriers, invités de distinction et membres des cercles se pressaient dans une chrétienne confusion de tous les rangs.

Après la messe, un banquet réunissait près de sept cents convives. Des toasts furent portés par M. le comte de Villermont, par M. le sénateur de Rodez-Bénévent, par M. de Kerjégu, député du Finistère, enfin par M. Keller, qui a rappelé, dans cette fête chrétienne, le souvenir du « père de famille », de Pie IX. Puis M. Albert de Mun, prenant la parole, décrivit en termes éloquents comment, sur un champ de bataille de la dernière guerre, alors qu'on croyait à la victoire, il avait

entendu cette parole : « Il y a encore de beaux jours pour la France! » et, développant, avec l'éloquence poétique qu'on lui connaît, cette parole d'espoir, il était ramené, en présence de la cérémonie du 11 mars, à s'écrier : Il y a encore de beaux jours pour la France!

La journée s'est continuée au milieu des jeux et des fêtes. Une tragédie, *les Martyrs*, était jouée par les ouvriers du cercle Montparnasse. Le soir, M. le comte Albert de Mun, reprenant la parole, traçait le tableau de la marche et des progrès de l'œuvre pendant l'année. Puis M^{sr} Mermillod faisait un panégyrique éloquent de saint Joseph.

Jusqu'au soir, l'assistance n'a cessé d'être nombreuse, et elle s'est retirée, sous une impression de joie et d'espoir, murmurant les paroles entendues le matin : « Il y a encore de beaux jours pour la France! »

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXIII

LE VOYAGEUR DANS LE DÉSERT

A PROPOS

DE LA MORT DU MARQUIS DE COMPIÈGNE

C'est le Désert. Partout l'immensité de sable;
Le soleil rouge, avec son ardeur implacable,
Darde éternellement ses éternels rayons
Sur cette plaine, où nul n'a creusé de sillons.
L'homme ne dit ce nom qu'en tremblant d'épouvante;
Malheur au pionnier de la plaine mouvante,
Car ce flot de poussière est un autre Océan
Dont on n'a pu sonder jusqu'au fond le néant!
N'a-t-il pas sa tempête et sa brusque accalmie?
Et quand la vague jaune est enfin rendormie,
Combien d'ensevelis dans cet abîme ouvert?
Dieu seul put les compter jamais : c'est le Désert!

Cependant, tout à coup, l'horizon se réveille.
C'est une tache noire, à la barque pareille,
Qui semble être immobile au gré des vents muets.
— Est-ce au milieu du ciel un vol de tiercelets?
C'est le Désert! jamais n'y vient l'oiseau de proie.
— Est-ce un condor géant dont l'aile se déploie
Pour franchir d'un seul bond toute une immensité?
Le condor du désert s'enfuit épouvanté.
— Est-ce un lion, alors, qui lentement arrive,
Promenant au hasard sa majesté pensive,
Et qui ne veut avoir que le ciel pour témoin?
Ce n'est pas un lion : l'oasis est trop loin...

Si le condor a peur, si le lion hésite,
Si devant le désert tout être a pris la fuite,
Si rien de ce qui vit n'y voudrait pénétrer,
Qui donc dans cet enfer a l'audace d'entrer?
Qui? l'Homme! l'Homme, armé de son labeur d'Hercule,
Ne reculant jamais où le lion recule;
L'homme bravant la faim, la soif, le ciel de feu,
Fort de sa volonté, car elle vient de Dieu!
La caravane marche, elle arrive épuisée.
Voyez cet homme maigre, à la face bronzée,
Aux yeux profonds jetant une ardente lueur :
Rien n'a pu l'arrêter, le hardi voyageur!
La fièvre le brûlait? Il étouffait la fièvre!
Jamais le désespoir n'a jailli de sa lèvre.
Et pourtant que de pleurs dévorés en secret!
N'importe : il va toujours s'étant dit qu'il irait.
Bien des jours ont fini depuis que sa pensée
Ouvrit devant ses pas la route commencée!
Au matin d'une halte, il jeta bien souvent,
Impatient du but, ses regards en avant!
Le but fuyait toujours qu'il poursuivait sans cesse!
Il franchit des monts, hauts plus qu'une forteresse
Où les neiges faisaient un éternel hiver;
Il traversa des lacs plus vastes qu'une mer;
Après le mont, le lac; — après le lac, la plaine;
Des pays inconnus il faisait son domaine;
Luttant toujours, songeant toujours, marchant toujours!
Quand il avait besoin qu'on vint à son secours,
Il trouvait devant lui quelque tribu sauvage
Qui le traînait au loin dans un long esclavage :
On enchaînait son corps, mais non pas son cerveau;
Il redevenait libre et partait de nouveau!
Monts, lacs, plaines, tribus, pour cet homme qu'importe?
Il touche au Désert où Dieu n'a pas mis de porte,
Pour qu'on n'oût entrer, n'en pouvant pas sortir.
Il entrera! Voici longtemps qu'il va, martyr
De son idée, ayant contre lui la nature,

Les fauves, le soleil, la soif qui le torture;
Que fait que le désert soit un sépulcre humain?
Ce n'est pas pour si peu qu'il s'arrête en chemin!
C'était lui, ce point noir à l'horizon sans borne;
Et chaque jour il voit ainsi le Désert morne,
Immobile, muet, monotone, éternel!
Et chaque jour il va continuant le duel
Que livre sa pensée à tout ce qui l'arrête...
Salut, pionnier! salut, héros! salut, poète!

Pendant que déchirés par leurs combats haineux,
Les Français d'aujourd'hui cessent de croire en eux,
D'autres Français allaient, accomplissant leur tâche,
Sans reculer, souffrant et luttant sans relâche,
Pour que la France, encore aux portes du tombeau,
Voyant là-bas, bien loin, déplier son drapeau,
Oubliât un instant sa blessure qui saigné!

L'un d'eux vient de mourir : le marquis de Compiègne.

Hélas! sont-ils nombreux ceux qui l'ont regretté?
Nous sommes un pays étrange, en vérité!
On parle, dans Paris, six mois d'une opérette,
Un an d'une chanteuse ou bien de sa toilette;
A peine a-t-on parlé trois jours du mort d'hier!
Et cependant c'était un cœur ardent et fier,
C'était un homme enfin qui méritait l'hommage
Qu'on doit au grand talent doublé d'un grand courage.
Et je l'ai salué, pour laisser à ton front
Ces vers que, dans longtemps, d'autres hommes liront,
O cher mort, qui voulais que ton œuvre féconde
A la patrie en deuil pût conquérir un monde!

ALBERT DELPIT.

Paris, 12 mars 1877.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

(Suite et fin)

AIMERIEZ-VOUS mieux qu'il rougit de l'infamie de son père? — Non, monsieur; si j'adopte cet enfant, c'est que, pour lui comme pour moi, vous ne serez jamais qu'un étranger!

— France, laissez-moi espérer que vous reviendrez sur cette décision barbare; laissez-moi croire que vous me pardonnerez et que vous comprendrez, sous un autre jour, ce que maintenant vous appelez un crime.

— J'aurais pu pardonner peut-être un crime qu'une passion vous eût fait commettre; je ne pardonnerai jamais une lâcheté qui conduit à l'assassinat; je ne pardonnerai pas au père qui préfère l'argent à son fils!

M. Haller fit un mouvement de protestation.

— Ne cherchez pas à nier, poursuivit France, vous n'ignorez pas, monsieur, que j'ai tout entendu. — Cette fortune, que vous avez enviée en m'épousant, la loi vous la donne, elle vous appartient et vous pouvez en jouir sans que j'aie le droit ou la volonté de vous en empêcher. Quant à moi, je ne vous appartiendrais jamais!... Vous allez retourner à Paris; vous reprendrez cette vie joyeuse qui, jusqu'à ce jour, a été la vôtre. Moi, je resterai ici toujours! — Je ne quitterai plus cette maison, où j'ai passé tant d'années heureuses, où je n'aurai plus maintenant que des tristesses et des larmes. — Comme elle a été mon berceau, je veux qu'elle soit aussi ma tombe. — J'y resterai avec cet enfant, dont l'éducation et le bonheur seront désormais l'unique but de ma vie. — Adieu, monsieur, continua France en s'inclinant froidement du côté de son mari, adieu pour toujours! Vous n'oserez jamais, je l'espère, franchir le seuil d'une maison où vous n'avez apporté que la mort et le désespoir.

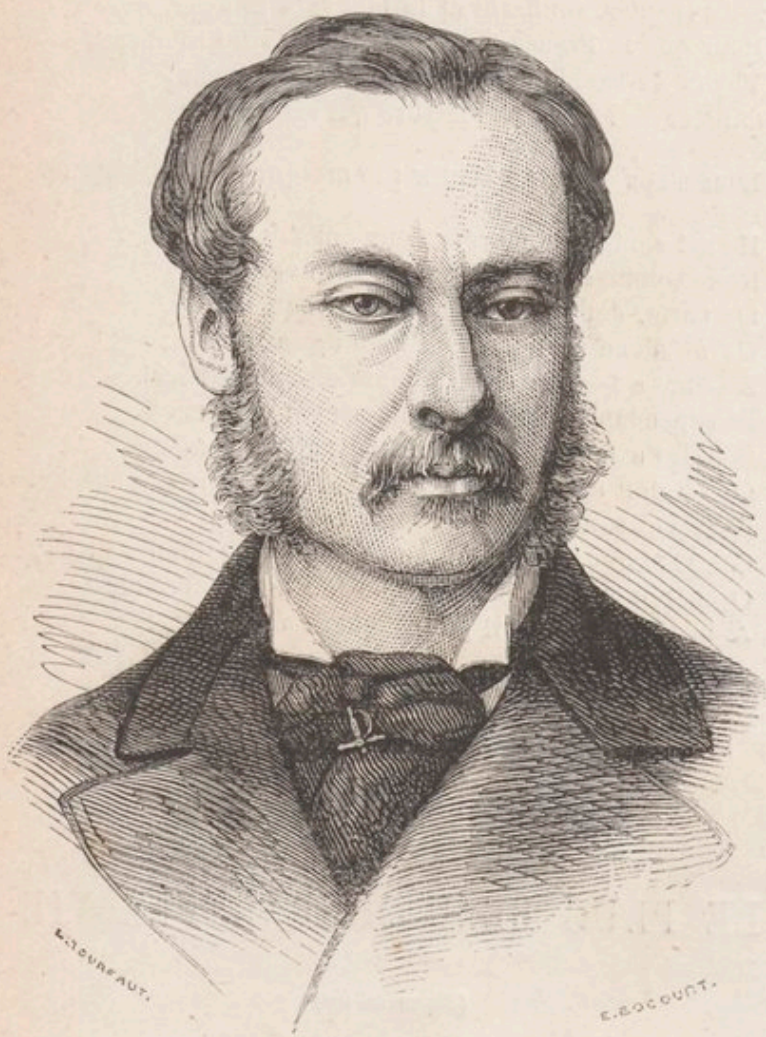
Pendant quelques instants, M. Haller parut atterré sous le coup de la sentence que venait de prononcer sa femme; mais, soit que cette contenance ne fût que le résultat d'un sentiment hypocrite, soit qu'il eût pris vite et philosophiquement son parti d'une position à laquelle sa volonté ne pouvait créer aucune issue, il releva la tête avec une sorte d'assurance et

s'approchant de nouveau de France, qui le regardait avec une douloureuse terreur:

— Je subirai la destinée que vous m'imposez, lui dit-il avec tristesse; mais souvenez-vous que c'est vous qui l'aurez voulu, vous qui me chassez de cette maison où j'espérais trouver le bonheur.

— Le bonheur ne peut exister pour vous, répondit France.

— Désormais, vous serez libre et maîtresse de vos actions, comme si je ne portais pas le titre de votre époux, reprit M. Haller.



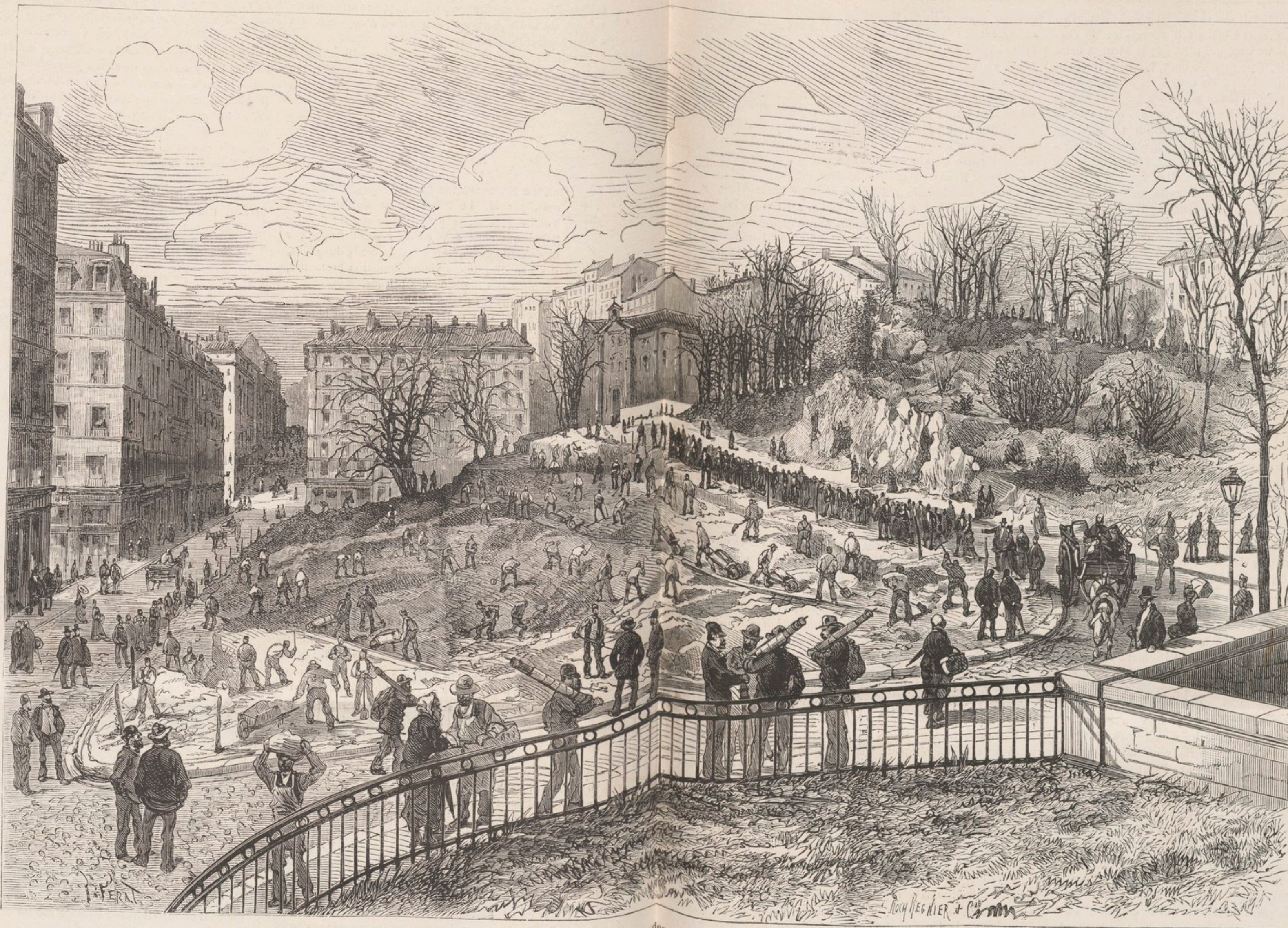
M. le Marquis DE COMPIÈGNE, Secrétaire de la Société de géographie du khédive décédé au Caire. (Phot. Quinet.)

Il fit quelques pas vers la porte, comme s'il espérait que France le rappellerait.

La jeune femme se retourna vers Émile, et, le prenant dans ses bras.

— Tu seras tout pour moi maintenant, mon enfant, lui dit-elle en le couvrant de caresses et de larmes. Hélas! ton amour me consolera-t-il du bonheur que j'ai perdu?...

L'enfant la regarda, sans comprendre; mais, en voyant les larmes qui coulaient sur son visage, il enroula doucement ses deux petits bras autour du



LA CRISE LYONNAISE. — Aspect des chantiers du Jardin-des-Plantes pour les bras innocups — (D'après nature, par M. Féral)

cou de France; puis, sa tête s'alourdit, ses yeux se fermèrent, et il tomba endormi sur le sein de sa nouvelle mère.....

Le lendemain, par les ordres de M^{me} Haller, on fouilla dans tous les sens le fond de la petite rivière, dans laquelle on découvrit enfin, enfouie sous des herbes marines, le corps de la pauvre Germaine. Elle s'était accrochée là où elle avait voulu mourir. Elle fut enterrée dans le petit bosquet, à la place même où les paroles d'Edgard l'avaient brisée, avant



M. Joseph AUTRAN, poète, décédé à Marseille (Phot. Reutlinger.)

la mort qu'elle avait trouvée dans la rivière.....

Quelques années plus tard, un jour, une grande lettre, toute timbrée, fut remise à France.

Cette femme, dont le front ne semblait plus devoir se plisser sous aucune douleur, ressentit en ce moment une émotion qui fit trembler sa main.

Elle ouvrit la lettre, qui ne contenait que ces mots:

— France, je vous ai épousée sans amour, vous l'avez compris, et vous m'avez chassé. — Quand je



LA CATASTROPHE DE GAGNY. — Déblayement de la voie. — (Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. Ernest Poulot)

vous ai vue si grande et si noble, mon cœur s'est fendu devant vous et je vous aimée! — J'ai emporté loin de vous cet amour, auquel vous n'auriez pas cru, et qui a brisé mon corps comme le remords a brisé mon âme. — Je vous envoie mon dernier souvenir et le dernier cri de ma pensée; France, pardonnez-moi, je vais mourir!

Terminée par une signature presque illisible, cette lettre était accompagnée de tous les actes qui annonçaient à M^{me} Haller qu'elle était veuve.

France posa avec accablement la tête dans ses mains, des larmes filtrèrent à travers ses doigts blancs et amaigris.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, mon Dieu! pardonnez-moi comme je lui pardonne; car, moi aussi... je l'aurais aimé peut être!

Tant que M^{me} Haller vécut, Émile n'a jamais su la triste histoire de sa naissance. Il s'est toujours cru le fils de la femme qui lui avait consacré sa vie et donné son amour.

Il est devenu ce que France avait désiré qu'il fût, un homme grand par le cœur et par l'intelligence.

M^{me} Haller est morte jeune.

Depuis le jour où elle avait vu mourir Germaine, aucun sourire n'avait erré sur ses lèvres, aucun regard n'avait pénétré dans ce cœur qui s'était refermé sans livrer le secret qui a fait le malheur de sa vie.

Aujourd'hui, Émile seul a gardé le souvenir de France; et sa voix est pleine de larmes lorsqu'il prononce le nom de celle qui a été sa mère.

NELLY LIEUTIER.

FIN

COURRIER DU PALAIS

Le procès Montalembert. — A huitaine. — L'affaire Prieur Delacomble. — La vie à grands guides. — Luxe et désordre. — L'assurance contre l'incendie. — L'incendie et les précautions. — Les voisins en péril. — L'altération mentale. — L'accusation et la défense. — La justice et le sentiment. — Une femme trop sévère. — La question du sulfate de cuivre. — Incompétence du chroniqueur. — Renvoi aux savants.

Pour cette semaine, j'avais espéré faire trêve aux cours d'assises et chercher des émotions sinon moins vives, du moins d'un ordre plus élevé; mais, d'une part, le procès engagé devant la première chambre du tribunal civil entre les héritiers de M. de Montalembert et l'ex-Père Hyacinthe, — M. Loyson, — M. Tallichet, l'éditeur de la *Revue suisse*, et deux libraires de Paris, n'est pas encore terminé, et, d'autre part, l'affaire Prieur Delacomble, devant la cour d'assises de la Seine, a eu un tel retentissement que l'obligation s'impose à tout consciencieux chroniqueur de s'en faire l'écho :

L'accusé est un homme de quarante ans, marié, père de deux enfants, fils d'un banquier qui, sous l'Empire, fut maire du premier arrondissement et qui fit une faillite dont le passif, s'élevant à 4,900,000 francs, fut éteint par un dividende de 48 pour 100 que touchèrent les créanciers. La succession de son beau-père mit, en 1872, l'accusé à la tête d'une nouvelle fortune s'élevant à 22,000 francs de rente. Mais il était joueur, et le jeu lui coûta, en une seule année, 430,000 francs perdus au cercle; mais il avait deux ménages, trois ménages, deux maisons de campagne, trois maisons de campagne; mais il menait, comme on dit, la vie à grands guides, sans souci des intérêts usuraires qui venaient grever encore ses dépenses de luxe, car il empruntait pour payer et faisait des affaires. En 1876, cela n'est pas difficile à comprendre, sa situation est désespérée, les protêts pleuvent, les échéances s'approchent, ce n'est plus la ruine, car la ruine est consommée, c'est la révélation de la ruine. L'accusé assure pour 420,000 francs son mobilier qui valait à peu près le quart de cette somme, et, quatre mois après, il achète du pétrole, de l'huile minérale, dont il fait emplit deux grands bidons; il achète des pinceaux; les cloisons, les meubles, les rideaux sont imprégnés de pétrole; puis

Prieur Delacomble fait ses malles, il y entasse tout ce qu'il a de plus précieux et les fait enregistrer au chemin de fer sous un nom qui n'est pas le sien. A deux heures du matin, il se couche; mais, la veille, il a commandé une voiture qui, à six heures du matin, doit le conduire à la gare; il a fait porter ses bagages chez le loueur; il ferme toutes les portes, met les clefs dans sa poche et part avec un empressement tel qu'il est obligé de se jeter dans la voiture non attelée. Son concierge le suivait de près : « Revenez, monsieur, le feu est dans votre appartement! » Il y avait à peine un quart d'heure qu'il avait quitté cette maison de la rue de Grenelle Saint-Germain quand il y reparut, et l'incendie, ayant éclaté par neuf foyers différents, à différents étages, enveloppait la maison de flammes. Tous les locataires purent échapper à la mort et ce fut un véritable miracle.

« Je n'ai pas devant moi, a dit M. l'avocat général Choppin d'Arnouville en commençant son réquisitoire, un de ces malfaiteurs vulgaires qui peuvent invoquer le milieu dans lequel ils ont vécu, l'absence d'éducation, enfin leur infirmité même pour atténuer les défaillances de leur sens moral. L'homme qui comparait devant vous a reçu tous les secours de la fortune; il n'en est que plus coupable! »

Quel a été le système de défense? Hélas! l'aliénation mentale. Que mes lecteurs ne me reprochent pas de me répéter; ce sont les causes qui se répètent, et je n'y puis rien. Non, certes, M^e Demange, qui est un avocat aussi habile que sympathique, et qui, depuis quelque temps, a été remarqué, surtout à cause des atténuations et des acquittements qu'ont obtenus ses plaidoiries, n'a pas plaidé la folie chronique persévérante, mais bien cet accès de délire qui peut surgir tout à coup après deux années de luttés, de souffrances morales, et que le moindre accident peut déterminer, surtout dans un cerveau faible; telle avait été, du reste, l'excuse invoquée par l'accusé lui-même. Après les entraînements coupables, le remords, le découragement, le manque d'énergie pour reprendre le bon sentier, fallût-il laisser sa chair aux buissons, l'amoindrissement latent des facultés en présence d'une tâche de géant et avec la prévision d'une catastrophe dans laquelle vont s'engloutir honneur, considération, affection, respect des siens. Le feu a pris par mégarde à des papiers qu'il voulait brûler; le malheureux Prieur Delacomble n'a pas pu l'éteindre, et alors ce délire furieux qui lui fait dire : Que tout périsse avec moi! C'est alors seulement qu'il aurait arrosé de pétrole son appartement.

Le jury a admis des circonstances atténuantes, et Prieur Delacomble a été frappé d'une condamnation à dix ans de travaux forcés. Mais il y a eu bien des condamnations prononcées implicitement dans cette affaire : les cercles où l'on peut perdre 430,000 francs dans une année, les faiseurs d'affaires véreuses, l'escroquerie et l'usure cachées sous les billets de complaisance que l'on échange, les pères de famille qui se déguisent en faux grands seigneurs, le luxe cynique et imbécile de ce demi-monde que l'on retrouve comme élément dans toutes ces chutes.

Il était impossible de ne pas remarquer avec quelle impartialité, avec quelle mesure M. le conseiller Burin des Rozières a présidé ces débats. Nous nous sommes rappelés en le constatant quelques lignes d'un article publié dernièrement par un journal grave et signé : « Un magistrat » :

« Il importe plus que jamais à la magistrature ainsi qu'à ses chefs, les yeux fixés sur les traditions du passé, de ne point oublier que la prudence dans les actes, les ménagements envers les personnes, la gravité du langage, la modération des formes, la bienveillance même, loin de dénoter la faiblesse, rehausser et fortifient avec la dignité de l'homme l'autorité de la fonction. Le magistrat est la loi parlante et la loi un magistrat muet, a dit Cicéron. Que devraient le respect salutaire de la loi pénale et le prestige dont elle a besoin, si l'impassibilité cessait de gouverner son application comme elle inspira son principe? »

Et maintenant, pour passer à un autre ordre d'idées, laissez-moi vous raconter très-succinctement, en quelques mots, deux causes criminelles de la dernière quinzaine.

Noémie Lescuyer est une jolie jeune fille de vingt ans, qui a des cheveux blonds, une figure enfantine, douce et sympathique. Elle avait, comme cela est d'usage dans les campagnes, son galant, un ouvrier cor-

donnier, nommé Bruno Huaux, qui l'adorait et qui certainement lui avait promis de l'épouser. Mais Noémie était coquette, légère au moins, et les débats n'ont laissé aucun doute à cet égard. Huaux reprit sa promesse avec regret, et il avait annoncé son dessein d'épouser une autre jeune fille. Noémie allait être mère, elle voulut à tout prix empêcher ce mariage. Elle rencontre Huaux un jour de fête, lui lance une poignée de cendres dans les yeux, et, après l'avoir ainsi aveuglé, elle lui porte trois coups dans le ventre d'un couteau de cuisine. Huaux est mort le lendemain!

La cour d'assises des Ardennes a acquitté Noémie Lescuyer. Le jury est, à mes yeux, je l'ai écrit vingt fois à cette place, la meilleure, la plus haute expression de la justice et de l'opinion publique; mais que l'opinion publique y prenne bien garde! Ne penche-t-elle pas trop du côté de la justice de sentiment? Et l'on tombe toujours du côté où l'on penche? — Pauvre fille! Oui, digne de la plus grande compassion? Oui! Mais enfin elle avait bien quelque chose à se reprocher aussi, et elle juge, et elle condamne et elle exécute une sentence de mort!

La femme Leheurteur a été acquittée par le jury de la Seine-Inférieure. Son mari était brutal, il l'avait maltraitée depuis longtemps. Un soir, pendant un repas auquel assistaient deux convives, une querelle s'éleva entre le mari et la femme. Le mari va reconduire ses invités; il reste fort tard avec eux au cabaret, il rentre, il se couche, il s'endort et il est réveillé tout à coup par une atroce douleur; il vient d'être frappé d'un coup de couteau au bas-ventre et l'arme est restée dans la blessure. La femme n'a-t-elle pas été trop sévère à son tour?

Je le répète, je ne cite ces exemples que pour réagir contre un courant d'opinion qui a été signalé par des autorités bien autrement puissantes que la mienne!

La cour d'assises du Finistère avait à juger, il y a environ deux mois, un cultivateur nommé Penhouet, accusé d'avoir assassiné son gendre nommé Lorre, en lui tirant un coup de pistolet. La fille de Penhouet, la veuve de la victime, était accusée de complicité; elle avait déjà tenté, de connivence avec son père, d'empoisonner son mari. J'avais cru devoir laisser dans l'ombre cette affaire surchargée d'odieus détails. Penhouet avait été condamné à la peine de mort, et la veuve Lorre aux travaux forcés à perpétuité. La cour suprême ayant cassé l'arrêt pour vice de forme, l'affaire vient d'être renvoyée devant le jury de la Loire-Inférieure et la cour a rendu un arrêt identique au premier, et je ne reviens sur cette cause que parce qu'elle a donné lieu à une vive et intéressante discussion de médecine légale. Une question qui paraît préoccuper beaucoup le monde savant, celle de savoir si le sulfate de cuivre est un poison, y a été soulevée.

Je ne puis avoir la prétention de la résoudre scientifiquement; mais je rappelle que parmi les poisons signalés dans les crimes de ce genre, le sulfate de cuivre qui, sous la dénomination de vitriol bleu, est employé pour chauler le blé, figure trois fois sur cinq dans les débats criminels. Le médecin, commis par justice en qualité d'expert, M. le docteur Bergeron, m'a bien paru avoir dit le dernier mot dans cette affaire.

Mais je renvoie mes lecteurs aux comptes rendus; je n'ai pour conclure à cet égard ni qualité, ni savoir spécial suffisant.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

GYMNASÉ : *Bébé*, comédie en trois actes, par MM. de Najac et Hennequin. — PORTE SAINT-MARTIN : *Maïnes* caractéristiques de M^{lle} Marie Dumas. — *Théâtre choisi* de Duvert.

BÉBÉ a cinq pieds et quelques pouces, la barbe toute bleue, vingt-deux ans. Il s'appelle Gustave, de son véritable prénom. N'importe, c'est toujours Bébé pour sa mère aveuglée et pour son père distrait. Il fait son droit au café, il court la pente distraite, il a des maîtresses; les parents s'obstinent à ne voir en lui qu'un marmot. L'agneau qui vient de naître, le lys qui vient d'éclorre ne sont pas plus purs à leurs yeux.

Imaginez l'Agnès de *l'École des femmes*, Agnès en pantalon et en veston; peu s'en faut que lui aussi ne murmure : *Le petit chat est mort!*

De cette idée assurément comique, MM. Émile de Najac et Hennequin ont tiré des développements sans nombre; ils ont jeté leur héros dans trois ou quatre intrigues à la fois: ils lui ont fait sauter toutes les banquettes de l'imbroglie et franchir tous les cercles en papier du quiproquo. On cherche involontairement au milieu du théâtre M. Loyal traînant sa chambrière sur le sable; et pour un peu on crierait : *Hop! hop!* aux acteurs. Il en résulte un spectacle plein de surprises et de tours de force, qui tient le public perpétuellement en haleine.

La troupe du Gymnase se prête avec beaucoup de bonne humeur à ces exercices de voltige dramatique, par cela même qu'ils sortent de ses habitudes. Le rôle de Bébé-Gaston est joyeusement interprété par M. Frédéric Achard, qui se laisse bénévolement tapoter sur la joue et appeler *pauvre chéri*. M^{me} Bode et M. Francis représentent papa et maman, avec une ineffable crédulité. M. Landrol, — qui est de tous les vaudevilles comme il est de tous les drames, — joue un mari jaloux, espèce « tigre du Bengale. » Mais le rôle qui détermine le plus d'éclats de rire est celui d'un vieux répétiteur de droit, sordide et bon enfant, qui a mis le code en couplets pour le rendre moins indigeste à son élève. M. Saint-Germain a fait de ce personnage une création étudiée et très-vivante.

Bébé est le plus franc succès que le Gymnase ait obtenu depuis longtemps.

La dernière matinée de la Porte-Saint-Martin était une *matinée gauloise*. L'art gaulois, en donnant à ce mot sa plus élastique signification, était représenté par des fragments de *Maitre Pathelin*, le modèle du genre, et par deux pièces en un acte : *la Cornette*, de Jehan d'Abundance, rajeunie par M. Jacques Normand, et *la Force de la femme muette*, inspirée de Rabelais et mise en vers par M. Albert Millaud. Ces morceaux de haute graisse ont fait grand plaisir. Je le répète avec tous mes confrères de la presse, il y a dans la tentative de M^{me} Marie Dumas un intéressant et riche filon à exploiter. Cela vaudrait presque la peine de fonder un théâtre spécial.

Un groupe de littérateurs s'est formé en comité pour publier le *Théâtre choisi* de Duvert. L'idée est heureuse, car Duvert a sa place marquée, une place assez importante, dans les annales du vaudeville. Il a créé, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire maintes fois, un genre de comique où la fantaisie a autant de place que l'observation. Le premier volume vient de paraître et contient sept pièces, les moins originales, il faut l'avouer. Deux d'entre elles même ne me paraissent pas mériter la réimpression : *Ketty ou le Retour en Suisse*, berquinade qui sert uniquement à indiquer le point de départ de son auteur, et *Marionnette*, une parodie fort languissante de *Marion de Lorme*. Didier y a nom idiot, Saverny, Cuir-vern; ces facéties ne devraient avoir que la durée d'une semaine; rien ne les recommande aux lettrés et aux bibliophiles. Espérons que le deuxième volume nous fera entrer plus résolument dans le véritable répertoire de Duvert.

CHARLES MONSELET

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *la Traviata*, opéra en trois actes de M. Verdi. — La salle Favart.

ON nous a conté qu'en 1836, le soir de la première représentation de *la Traviata*, M. Auber interpella un de ses voisins de stallé qui boudait visiblement l'œuvre nouvelle de Verdi. — « Vous avez tort, lui disait-il; et comme je vous prédis qu'avant cinq ans vous applaudirez cette musique, autant le faire tout de suite. »

Les cinq ans sont écoulés, et bien d'autres années à la suite; or, ce n'est pas seulement le monsieur en question, mais le dilettantisme du monde entier qui fait fête à celle de ses partitions où l'auteur de *Rigo-*

letto et *d'Aïda* s'est montré le plus sincère et le plus ému. *La Traviata* est aujourd'hui en pleine floraison de succès.

Nous venons de l'entendre chanter par Masini et M^{me} Heilbron.

M^{me} Heilbron a des qualités très-brillantes. Sa voix, qui est robuste, a aussi beaucoup d'éclat dans le timbre, et elle est conduite avec beaucoup de sûreté. Le brindisi du premier acte et la scène d'agonie du troisième nous ont montré la cantatrice passant de la comédie au drame avec un égal bonheur d'expression. Le temps est loin où M^{me} Heilbron disait des couplets de vaudeville pour faire rire le parterre des Variétés.

Masini a dit avec un charme infini le rôle sentimental d'Alfredo. Le jeune ténor, déjà si habile, a retrouvé une partie des secrets du *bel canto*, qui était autrefois l'art suprême des chanteurs italiens.

Bonne soirée, et qui vaut dix fois celle de *Don Giovanni*.

— Plusieurs de nos confrères ont, depuis huit jours, répandu dans le public que la salle Favart, occupée par l'Opéra-Comique, ferait retour à l'État l'année prochaine; cela en vertu d'un contrat emphéothétique passé entre les comédiens italiens et le roi Louis XVI.

Le contrat existe, nous savons cela; et il aura son effet nonobstant toutes les révolutions politiques, sociales et autres qui, depuis un siècle, ont modifié si profondément les bases de la propriété.

Mais c'est cette date de 1878 que, jusqu'à preuve qu'elle est valable, nous serions tenté de contester; car il nous semble qu'elle ne rime à rien.

Les clauses du traité portaient que la salle Favart devait revenir à l'État après cent ans et un jour. Or, les lettres patentes du roi relatives à sa construction sont datées de 1780. Quant à son inauguration, elle est du 28 avril 1783. De toute façon le compte serait boiteux.

Mais, puisque l'occasion s'en présente, jetons un regard en arrière, et assistons à la naissance de l'Opéra-Comique moderne.

Sans remonter trop haut dans l'histoire, on peut résumer ainsi quelques phases traversées par notre théâtre national :

Au commencement du dix-huitième siècle (1716), une troupe de comédiens italiens prend possession de l'hôtel de Bourgogne, situé rue Mauconseil, au quartier des Halles.

Concurrentement nous voyons un théâtre dit de l'Opéra-Comique qui promène de la foire Saint-Laurent à la foire Saint-Germain (de la rive droite à la rive gauche de la Seine) son répertoire composé de comédies à couplets sur des airs populaires, de vaudevilles, comme nous dirions aujourd'hui. Cependant, à partir de 1753, des intermèdes bouffons à la manière italienne y sont représentés. *Les Troqueurs*, de Vadé et de Dauvergne, marquent le commencement de cette nouvelle série de pièces lyriques.

En 1762, réunion de l'Opéra-Comique et de la Comédie-Italienne à l'hôtel de Bourgogne. Mais la troupe française attire la foule les jours où elle donne les opéras de Philidor, de Grétry et de Duni, tandis que la troupe italienne est délaissée.

En 1780, ordonnance du roi congédiant les Italiens, et constituant définitivement l'Opéra-Comique, en lui maintenant, on ne sait trop pourquoi, l'ancien titre de Comédie-Italienne.

Pour le dire en passant, ce morceau de prose royale est tout à fait remarquable, plein de vues élevées sur l'art national, particulièrement sur la musique bouffée et sur le théâtre en général « qui doit être regardé comme l'occupation la plus tranquille pour les gens oisifs et le délassement le plus honnête pour les gens occupés. » Par malheur, ce document si intéressant est trop long pour que nous le reproduisons... (Si notre confrère Armand Gouzien, du *Journal de Musique*, veut l'offrir à ses nombreux lecteurs, il n'a qu'un signe à faire, et nous lui en livrerons la copie.)

Cependant, en 1780, le quartier des Halles et de Saint-Eustache commençait à être déserté par la foule. On songea à transporter la Comédie-Italienne sur les nouveaux boulevards qui prenaient de jour en jour plus d'animation.

Nouvelle lettre patente de Louis XVI, datée de

Marly, 14 octobre 1780. C'est le premier chapitre de l'histoire particulière de la salle Favart.

« Nous agréons et approuvons les plans de la nouvelle salle que les sieurs Reboul de Villeneuve et compagnie se proposent de construire pour y placer le spectacle dit de la Comédie-Italienne; en conséquence, leur permettons de faire ladite construction sur l'emplacement désigné aux dits plans, faisant partie des terrains dépendants de l'hôtel de Choiseul, ainsi que de celui de la place qui sera au devant de ladite salle, et des rues dites Marivaux, Favart et Grétry, qui seront ouvertes sur ledit terrain... »

« Ladite salle sera construite aux frais dudit sieur Reboul de Villeneuve, lequel sera tenu de se conformer aux plans qui seront donnés par le sieur Heurtier, notre architecte, etc... »

Deux ans et demi plus tard, le 28 avril 1783, la Comédie-Italienne (qui du même coup donne son nom au boulevard des Italiens), s'installe dans son nouveau logis. Le spectacle d'inauguration se composa de *Thalie au nouveau théâtre*, pièce de circonstance, mise en musique par Grétry.

Le prix des places est fixé à un taux très-élevé pour l'époque :

Premières loges (168 places)	6 livres.
Amphithéâtre (80 places)	6
Orchestre (200 places)	6
Balcon (36 places)	6
Galerie supérieure	1 7 sous.
Parterre	1 4

Pour les places retenues à l'avance, un quart en sus.

« L'Opéra-Comique National », comme on a dit à partir de la révolution du 10 août, habita la salle Favart jusqu'en 1797.

A cette époque, il se transporta à la salle Feydeau, ci-devant Théâtre-de-Monsieur; et il y demeura jusqu'en 1829, époque à laquelle il prit possession de la salle Ventadour, bâtie tout exprès pour le loger.

En 1832, l'Opéra-Comique se transporte au théâtre des Nouveautés (depuis le Vaudeville), situé place de la Bourse. Puis, en 1840, il réintègre son ancien domicile de la salle Favart.

On peut prévoir que le temps est proche où une grande nécessité s'imposera. Les magnificences, autant que le confortable dont le public jouit au nouvel Opéra, l'ont rendu difficile. Il faudra donc en venir à bâtir un Opéra-Comique comme on a bâti un Opéra.

D'ailleurs, la salle Favart n'est pas d'un « charme extrême, » pour employer des mots qui y sont souvent prononcés. Comme monument, elle est de nul intérêt; et au point de vue de l'aménagement intérieur et des conditions acoustiques, elle est au-dessous du médiocre.

Nous voyons le nouvel Opéra-Comique situé à l'angle du boulevard des Italiens et du boulevard Haussmann prolongé.

Quelques petits millions prélevés sur les bénéfices du budget, et M. Charles Garnier reprend son équerre et ses compas. La France n'est-elle pas toujours assez riche pour payer ses plaisirs!

ALBERT DE LASALLE.

BIBLIOGRAPHIE

L'Église et le Monastère du Val-de-Grâce, par M. V. RUPRICH-ROBERT. — Un vol. in-4°, chez M^{me} veuve Morel en C^{ie}, rue Bonaparte, 13.

LE livre, dont nous venons de dire le titre et de nommer l'auteur, a paru il y a plus d'une année déjà, et des circonstances diverses nous ont empêché d'en entretenir plus tôt les habitués de ce journal. Cependant, comme il est de ceux dont l'intérêt n'est point passager, son objet, toujours actuel, n'ayant rien de mobile ni de changeant, il est encore à propos d'en parler même après un long retard. Aussi bien éprouvons-nous un plaisir réel à remplir ce devoir. M. Ruprich-Robert est un artiste dans l'acceptation la plus sérieuse du mot, d'un talent grave et délicat à la fois, plein de fermeté et de charme, et, en outre, un savant, un critique qui explique, loue ou

condamne sans roideur ni pédanterie, simplement avec bonne foi et en parfaite connaissance de cause, les choses complexes de sa compétence. Par exemple, sa *Flore ornementale*, aujourd'hui terminée, est un ouvrage qu'on peut louer sans contrainte et recommander sans complaisance; les architectes, les sculpteurs, les peintres, les artistes industriels y trouvent à chaque page de quoi s'éclairer et s'instruire, quantité de modèles bons à suivre. Un public plus restreint, il est vrai, s'intéressera à la monographie du Val-de-Grâce; mais elle s'adresse à nombre de curieux et d'érudits, et comme elle est en mesure de les satisfaire tous, chacun applaudira qu'un tel travail ait été fait et si bien fait.

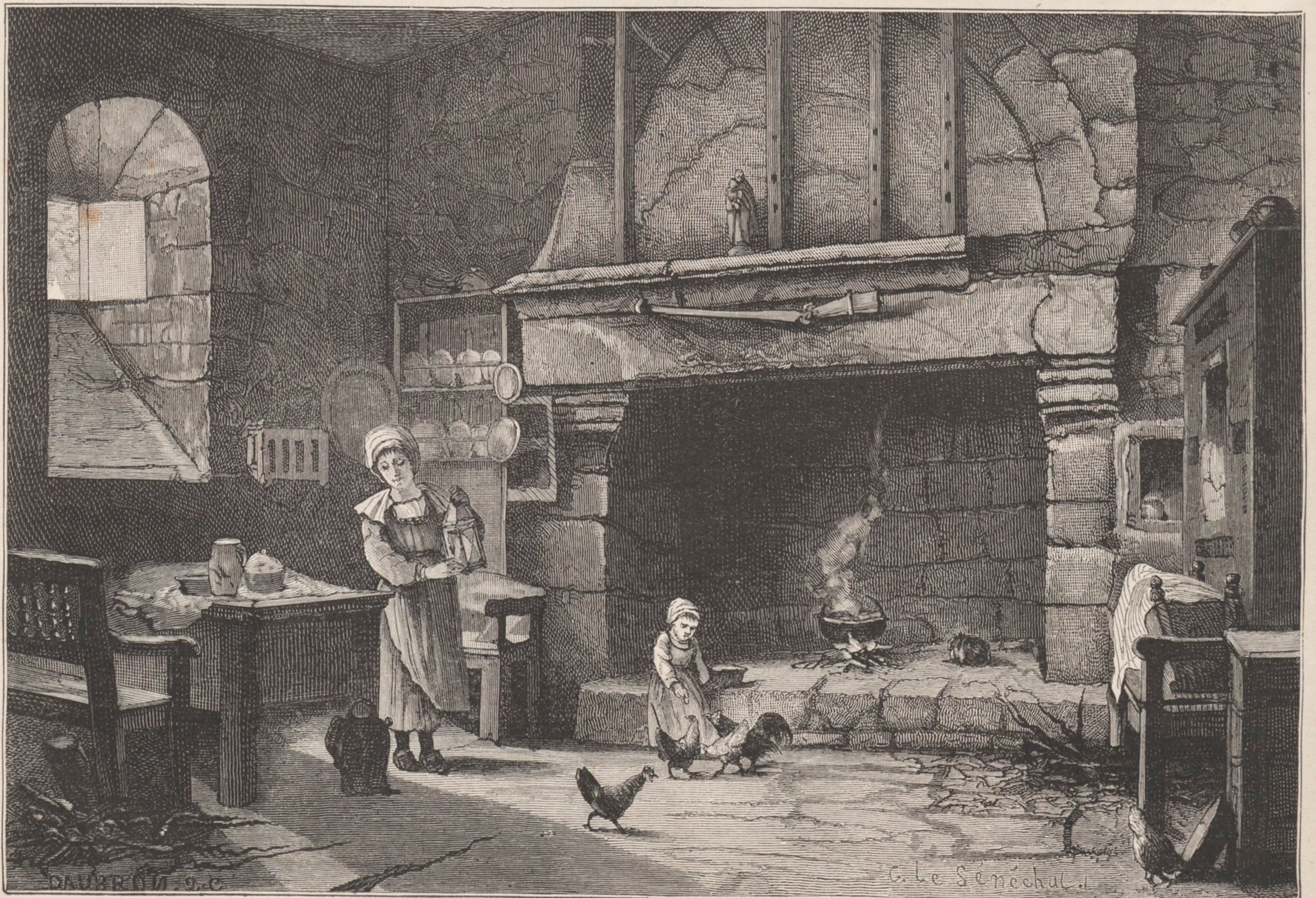
Dans le cours de son livre, M. Ruprich-Robert donne en entier, ou résume, les documents historiques et techniques relatifs à la fondation, à la construction et à l'achèvement du Val-de-Grâce, et, sous ce rapport, désormais, nous croyons qu'il n'a rien laissé à dire après lui. Il parle ensuite des dévastations subies par le monument en 1793 et nous conduit jusqu'aux restaurations achevées en 1870. De ces restaurations, nul n'en pouvait mieux parler, l'auteur en ayant dirigé une partie importante. C'est à lui que fut confié le soin de rétablir le maître-autel dans son état



LE PASSAGE DIFFICILE, tableau de M. Louvrier de Lajolais (Salon de 1876.)

primitif, tel qu'il était avant que la révolution en eût mutilé ou détruit les marbres, fondu les bronzes, dispersé les statues. Or, en dépit de données incertaines et incomplètes, il a rempli sa tâche au gré de tous les connaisseurs, à la satisfaction des gens d'étude et de goût. Puis il donne la biographie des artistes employés à la construction et à l'embellissement de l'édifice, celle des architectes d'abord : de Mansart, — il traça les dispositions générales du plan et des façades, et mena les travaux de l'église à neuf pieds au-dessus du sol; — de Lemerrier, — il les poussa jusqu'à la naissance des voûtes de la nef; — de Le Muet, — il éleva la façade; — de Gabriel Leduc, — il fit le reste. Les sculpteurs viennent ensuite : les frères Anguier, le Flamand Buistier, Regnaudin, Pierre Sarrazin; et, enfin, les peintres, Pierre Mignard, Philippe de Champagne et son neveu Jean-Baptiste.

Mais d'un artiste on devait attendre quelque chose de plus profitable que des mesures de murailles et des recherches de dates, que des relevés de comptes et des chiffres. Il y a, en effet, des attrait d'un ordre plus élevé et qui font concevoir une idée plus haute d'une œuvre d'art. Ainsi, en examinant le Val-de-Grâce, après en avoir été le scrupuleux historien, M. Ruprich-Robert fait non-seulement ressortir la ma-



FERME DU POULIGUEN (Finistère) — ancien manoir. — Tableau de M. Le Sénéchal de Kerdreoret (Salon de 1876). — Dessin de l'auteur.)



Le docteur Spiridion et les deux sœurs. La Circé. La Chanson napolitaine. La Danse bohémienne. Le Rêve. Les Mendiants. La Voyageuse. La Loge de la danseuse.
Les Mendiants.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — *Le Timbre d'argent*, opéra fantastique en 4 actes et 8 tableaux, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Camille Saint-Saëns. — (Dessin de M. Marc Bruno.) — Voir la Chronique Musicale du n° 1038.

jesté singulière de l'édifice, le choix et la grâce des détails, mais, en même temps, il dévoile la raison de ces beautés, met à la portée de tous le secret de leur harmonie, et démontre avec clarté pourquoi l'invention puissante et noble de l'ensemble contenue à la fois les convenances du but et les droits de l'art, pourquoi l'exécution, dans toutes ses parties, sur les grandes surfaces comme sur les petites, a été poursuivie jusqu'à ce point de rare perfection. On le comprend sans peine, guidé sur un pareil terrain par un homme d'autant d'expérience, on fait sûrement une ample récolte de leçons précieuses, d'enseignements et d'exemples qu'on regretterait, certes, de ne pas connaître, et qui auront toujours pour un esprit intelligent une utilité sérieuse, immédiate.

En terminant, nous dirons que cette monographie du Val-de-Grâce, éditée avec un grand luxe typographique, contient beaucoup de gravures sur bois intercalées dans le texte, et que plusieurs belles planches gravées au burin achèvent de mettre le lecteur à même d'apprécier un monument trop délaissé, trop peu connu, le plus beau pourtant, malgré certaines réserves, que nous ait légué le dix-septième siècle.

OLIVIER MERSON.

A travers Paris inconnu, par P.-L. IMBERT. — Quelle mine inépuisable que notre grand et merveilleux Paris! Lorsqu'on croit en avoir exploité tous les filons, en connaître le dessus et le dessous, les splendeurs éblouissantes et l'ombre mystérieuse, arrive tout à coup un audacieux chercheur les mains pleines de choses étonnantes qu'on n'avait même pas soupçonnées. M. P.-L. Imbert, dans son nouveau livre : *A travers Paris inconnu*, fait la lumière sur un monde étrange, sur des tableaux de mœurs inouïs, qui rappellent la Cour des Miracles, et qu'on s'étonne de trouver dans la capitale de la civilisation. Citons quelques chapitres au hasard : Les Bibines; l'Edredon de trois pieds; l'Académie de la bohème; les Carrières d'Amérique; les Chiffonniers de la Butte-aux-Cailles; la Somnambule de barrière; l'Agence matrimoniale; le Bourreau, la guillotine et la botte de paille; Paris souterrain, etc. Tout cela grouille et vit sous la plume du spirituel conteur comme une scène crayonnée par Callot.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Tout et seulement (pas de solutions d'échecs, ni rébus) ce qui concerne cette partie du journal doit être adressé franco, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

SOLUTIONS JUSTES DU N° 1036

Les douze premiers : 1er, E. Pennetier à Paris, a seul trouvé tous les problèmes (E.); — 2e, Bibi et Mimi, à M. (neuf problèmes — D. E.); — 3e, E. Dialen, à Paris (neuf problèmes — D. E.); — 4e, Progress-Club, à Cette (neuf problèmes — D. E.); — 5e, Lucet, à ... (neuf problèmes — D.); — 6e, les trois Ajax, à ... (neuf problèmes — D.); — 7e, Amirus, à Folembray (neuf problèmes — D.); — 8e, F. G., à Paris (huit problèmes 2/3); — 9e, Du Marais, à Paris (huit problèmes 2/3 — D. E.); — 10e, C. Lannay, à Marseille (huit problèmes 2/3 — D. E.); — 11e, cercle Musical d'Aubenas (huit problèmes 2/3 — D. E.); — 12e, les Labadens Jeune-France, à Dunkerque (huit problèmes 2/3 — D.).

Abréviations :

- V. vers demandés ou solutions en vers.
- D. problème de dames.
- E. accusé de réception des envois.

Ont trouvé huit problèmes : Reingral (D.); l'inst tuteur d'Auberive (D.); deux exilés, à Embrun (merci pour cette agréable surprise); Ixigr; Gorbineau; café Gauvet, à Gogolin; E. Poncet.

Ont trouvé sept problèmes : les B. J., à Paris (D.); café Duchesne, à Chambéry (D.); café Richelieu, à Richelieu (D.); Henri Rué (D.); V. Larrion (D.); les trois Edouard (D.); café National, à Mulhouse; Schacre, à Mulhouse; café de la place d'Armes, à Roanne; cercle Agramont, à Cérêt.

Ont trouvé six problèmes : E. Orbal (D.); Duvilan (D.); café des Arts, à Orléans (D.); Dr Hefert (E.); Caune-a-Suere; Marie Tarneau; E. Pistache; Omega, à Chambéry (E. — a trouve spirituellement, pour le n° 50, ce proverbe : L'habitude est une seconde nature; le cercle de la ville de Saint-Gérons; Clerville; deux jeunes filles, à Issoire; Bernard; la nièce du président P., à Orléans; cercle des Orphéonistes, à Arras.

Ont trouvé cinq problèmes : Richard Vuccino, à Constantinople (D.); Le hesne (E.); les Crocknozzoff (E.); Prudent; Blanc-Six; Durand; café du Commerce, à Tours; A. Calvet; H. Mugnier; D. Bobouf; Messire Satanas; deux abrutis de la tour Saint-Gelin; l'Œdipe du café Dusurgey; Premeier; Hortette-Cunard; les Crocknozzoff de Lys-lez-Lannoy; Personnat, à Bourges.

Ont trouvé quatre problèmes : Pyrihus (quatorze ans — D.); C. Dumas (D.); Capdeville Auguste (E.); Martin Maraval; E. Robardey; café Bernard, à Valence; café Parisien, à Meaux; Blondinette, au Havre; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Jean Benoist; Papa Goupillon; M. Picciola; Labine; Julie L. M. N.; Paul Nerot; Naumicoff; M^{me} Lagrange, cercle Saint-Louis-de-Gonzague.

Ont trouvé trois problèmes : café Parisien, à Bordeaux (D.); X., à Grans (D.); E. D. fay; Dorval; E. de la Cotardière; Ed. Daillez; R. de Valaufroy; Miallet; Pabito, à Hyères; Mignet; Em. Prouvot; A.-E. Nicoud, à Neufchâtel; Palaplon; G.-H. Great; L. de Sbour (E.)

Ont trouvé deux problèmes : Damour-Metton (D.); J. Tramin; l'invalidé de Constantinople; un tumeur, à Anvers; bra-serie du Coq-Noir; Est. Morel; inconnu, M. Nouille; Berthollet; Guitard; Grelmann, à Hommarling.

Ont trouvé un problème : l'Œdipe du café de la Bourse, à Brest (D.); cercle Magnelone, à Montpellier (D.); P. asserie Moderne, à Marseille (D.); Saller (D.); Grand-Café à Villefranche (D.); cercle du Commerce, à Farning (D.); café Sylvain, à Nerac (D.); cercle de Saint-Tropez, à Sisteron (D.); P. Debeaux, à Tournon (D.); café des Cariatides, à Montpellier (D.); Bourbon-Gilbert; imprimerie, à Lenian; V. Grimbert; L. Lagardier; Charolles; l'azot; Céleste; Duvignaud; Nizot, Maury; L. G.; A. R.; B. P.; M. R.; inconnu; café Clergues; Magaud; Œdipes du collège de Sa..., Mlle Nathalie, à Anvers; café Bourgeon.

Autres solutions justes des numéros précédents

envoyées, à tort, directement au quai Voltaire, on venant de l'étranger, trop tard pour être classées autrement :

Café de la Paix, à Béziers; Émile Demaud; Robinat, à Odessa; Louis Brossard, à Constantinople; un bedouin en vacances à Damas; Emile Bellet; Ad. Cachot; G. de Bertine; Lecrain, à Namur; Mayand; H. de P., à Naples; l'invalidé de Constantinople; un vieux Turc, à Trelaye; café Duchesne, à Chambéry; café de la place d'Armes, à Roanne (V.); Nyri Jere, à Nablad; A. Blache; Dona Fux; Carivene, à Casires; un fumeur, à Anvers; Tricoche et Cacolet, à Nantes (V.); Grelmann, à Hommarling.

P.-L.-B. SABEL.

CORRESPONDANCE

Nous avons écrit à M. F. G. et à M. Dialen et les lettres nous ont été retournées avec la mention : inconnue. Prière de rectifier lesdites adresses. Prière à M. Lucet de nous donner son adresse.

Le manque d'espace nous oblige à remettre à huitaine les solutions des problèmes trouvés par ceux de nos lecteurs dont les noms sont inscrits ci-dessus.

LES NOUVEAUTÉS

Je viens de visiter les magasins de M. Lehoussel, et je suis revenue émerveillée.

Figurez-vous, étalés côte à côte dans le même salon, tous les tissus possibles de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Afrique, du Cambodge, du Thibet, de l'Arménie; tous les tissus européens, d'Italie, d'Angleterre, etc., etc., en un mot, tous les tissus exotiques, et pas un seul tissu français.

Pour vous en donner la nomenclature et les prix, il me faut attendre encore huit jours, car à peine ces charmants tissus sortaient-ils des leurs caisses et les collections ne sont pas encore terminées; mais je puis du moins vous donner un bon conseil :

Faites dès ce jour votre demande à M. Lehoussel, propriétaire de l'Union des Indes, 1, rue Auber, à Paris, et vous pourrez recevoir la collection d'échantillons dans une huitaine de jours. Déjà un nombre considérable de demandes sont inscrites, et comme chacun a son numéro d'ordre, vous ferez bien de ne pas tarder à prendre votre tour. Je suis certaine qu'en recevant cette admirable collection de tissus charmants, chacune de vous s'écriera, comme moi : Je suis émerveillée!

ÉLISE DE MARCOLS.

La Parfumerie des Fées nous semble avoir trouvé la solution de ce problème épineux : fixer la jeunesse, conserver la beauté. L'eau des fées rend à la chevelure sa couleur primitive. L'expérience ne cesse d'en prouver l'efficacité et la supériorité sur tous les produits du même genre. La crème des fées polit, satine, assouplit la peau, en expurge les rougeurs, les boutons, le bistré, les éphélides; elle a surtout raison de la ride, ce signe révélateur qui creuse obstinément son sillon. La poudre des fées opère sur le visage la plus agréable métamorphose. Le bistré, les vilaines teintes d'ocre disparaissent comme par enchantement sous un voile de blancheur diaphane. Ces trois préparations suppriment du dictionnaire le mot vieillir. Le verbe enlaidir n'est plus français en style de coquetterie. (43, rue Richer.)

Nous recommandons particulièrement les Déjeuners du Grand-Hôtel : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Dîners de la Table d'hôte à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.

CACHEMIRE DE L'INDE n° Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER & C^{ie}
35, Quai des Grands-Augustins, Paris.

Le Serf de Latone, drame de l'émancipation russe, par Augusta Coupey. Un vol. in-12. 3 fr. 50
Récits d'outre mer, par Ed. Auger. 2^e édit. Un vol. in-12 3 fr. »
Histoires américaines, par le même. Un vol. in-12. Prix. 3 fr. »
Nouvelles asiatiques, par le comte de Gobineau. Un vol. in-12. 3 fr. 50

Les plus beaux PORTRAITS et les plus ressemblants agrandis d'après photographies sont ceux dessinés en Monochromie par M. Boittier, 3, rue Larrive. Paris. envoi fr du prospectus.

ÉPILEPSIE

Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises.
Dr RIVALLS * Paris, 107, r. Rennes, de 2 à 3 h., ou écrire

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE
TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophylle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

Plus TETES CHAUVES! Découvert sans précédent REPOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera.— MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

MEDAILLE D'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE, Exposition
ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS
TRENTE-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, somptioⁿ As. 376.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VEGETAL DEPURATIF
Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr^{at} et fee. S'adr. Dépôt gén^l 4, r. de l'Echiquier, PARIS.

POMPES FUNÈBRES

La maison G. TROUVAIN, 24, r. Grange-Batelière, évite toutes démarches aux familles à l'occasion d'un décès et se charge de la déclaration à la Mairie, du règlement du convoi aux Pompes funèbres et à l'Eglise, des Billets de décès et du Cimetière; — du Transport des Corps en France et à l'Etranger, des Exhumations et des Services anniversaires.
ÉCRIRE OU TÉLÉGRAPHER

CORDIAL S^t-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant qui réveille l'appétit, favorise la digestion, relève les défaillances physiques ou morales; constituant en un mot la plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINTE DES LIQUEURS DE TABLE. — Un verre à liqueur après chaque repas. — DETAIL dans toutes les villes.
GROS: COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

LE JOURNAL DE TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris. Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions. Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.

4 FR. PAR AN QUATORZIÈME ANNÉE 4 FR. PAR AN

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de fr. Paraît tous les Jedis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABBONNÉ NOUVEAU :

LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE pour 1877

VOLUME TRÈS-COMPLÉT ÉDITÉ AVEC LUXE. CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS 16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

POSITION OFFERTE A PARIS

Représentation et gérance d'une ancienne et honorable maison (affaires marit. et vins). Apport demandé : 25 à 30 000 fr. (50 0/0 dans les bénéfices).

Écrire à M^e Dubos, avocat agréé, Bordeaux.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ) guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Conception, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. n^o.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877, de la MAGNIFIQUE TERRE de BRUGNY à 8 k. d'Épernay (Marne) Château, parc, bois, fermes, moulin, étangs. — 520 h. env. — Chasse, pêche exceptée. — Mise à pr. : 650,000 fr. — S'ad. aux notaires : 10 pour visiter, à M^e Fagot, à Ablois, pr. Épernay; 20 à Paris, à M^e Renard, r. 4-Sept., 2, et Duplan, r. St-Hon. 163.

MAISON à PARIS, rues Amelot, 4, et St-Sabin, 54, A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 27 mars 1877. Rev. net : 5,876 fr. — Mise à prix : 40,000 fr. S'ad. aux not. : M^e Tansard, 5, r. Grenier-Saint-Lazare, et ROBERT, 24, Bd St-Denis, dép. de l'ench.

ADJON, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 10 avril 1877, d'UNE MAISON A PARIS, DE SAINTONGE 44, rue Rev. annuel : 5,490 fr. — Mise à prix : 43,000 fr. S'ad. à M^e TANSARD, not., 5, r. Grenier-St-Lazare.

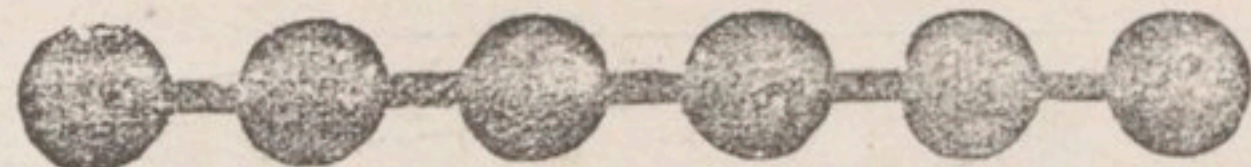
2 MAISONS à PARIS, r. du Bac, 109 et 111, sur TERRAIN de 1,440 m. A ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, en un seul lot, le 10 avril 1877, à midi. Revenu brut : 22,584 fr. — Mise à prix : 280,000 fr. S'ad. à M^e MASSON, not., boul. Haussmann, 58.

MAISON forme chalet, à VILLERS-SUR-MER (Ca vados), rue de l'Aumône, A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877. Cont. : 862 m. 20. Vue sur la mer. Mise à prix : 20,000 fr. L'adjudicataire prendra le mobilier pour 3,000 fr. en sus. — S'ad., à Villers : M. Lemaitre, r. du Casino, et, à Paris, aux notaires à M^e Lefebvre, rue Tranchet, 34, et M^e Devès, rue Laffitte, 3.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877, à midi : MAISON A PARIS, rue de Cléry, 89. Rev. brut : 5,300 fr. — M. à pr. : 45,000 fr. MAISON A PARIS, rue de Cléry, 91. Rev. brut : 2,200 fr. — M. à pr. : 20,000 fr. S'ad. aux not. : M^e Moreau, rue Vivienne, 55, et M^e CORRAR, rue Monsigny, 17, dép. de l'enchère.

GRAND ET BEL HOTEL près le boulevard Saint Germain, RUE SAINT-GUILLEUME, 27. A VENDRE, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril. Cont. 1,530 mètres. — Mise à prix : 390,000 fr. S'ad. à M^e COCTEAU, not. à Paris, r. de Lille, 37, et à M. FEINE, architecte, 233, boul. Saint-Germain.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 17 avril 1877, d'UNE GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS, BOULOI 4, rue du Cont. : 1,352 mètres. — Revenu brut : 76,400 fr. Mise à prix : 900,000 fr. S'ad. à M^e LAMY, not., r. Royale-Saint-Honoré, 10.



GRANDS MAGASINS DE LA

PLACE CLICHY

LUNDI 19 MARS

EXPOSITION GÉNÉRALE

ET

GRANDE MISE EN VENTE

Des NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

Les préparatifs de cette EXPOSITION promettent d'offrir des avantages de bon marché, qui seront dignes de la plus grande attention.

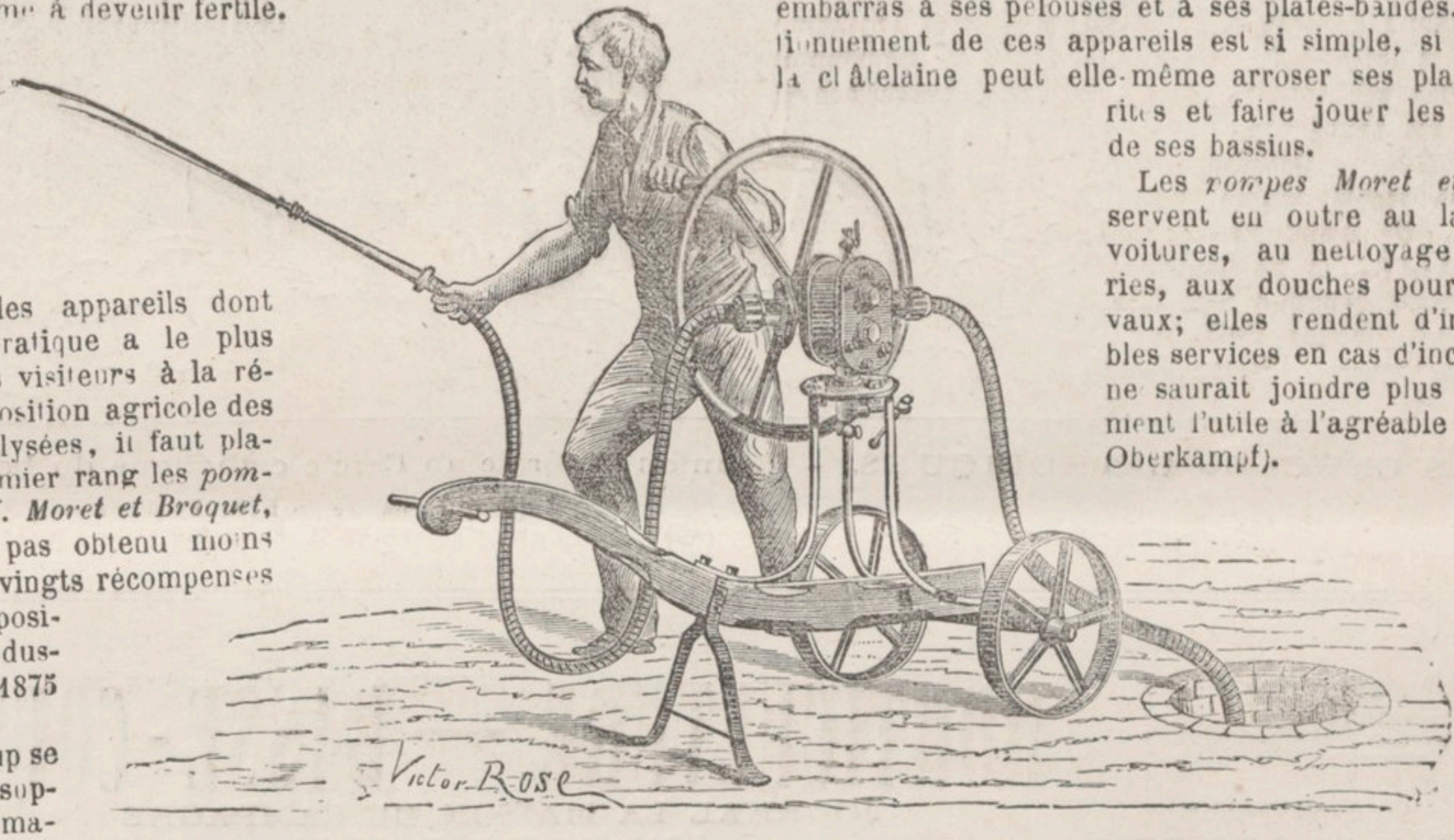
Notre magnifique Album illustré, avec ses 50 planches sur papier tilleul, actuellement sous presse, sera envoyé à toutes les Dames qui en feront la demande.



Plus la terre est dure à l'homme, plus celui-ci se montre industrieux; il la force quand même à devenir fertile.

Parmi les appareils dont l'utilité pratique a le plus frappé les visiteurs à la récente Exposition agricole des Champs-Élysées, il faut placer au premier rang les pompes de MM. Moret et Broquet, qui n'ont pas obtenu moins de quatre-vingts récompenses aux Expositions industrielles de 1875 et 1876.

D'un coup se trouvent simplifiés les ma-



chines et utiles ainsi que les frais d'un nombreux personnel. Le propriétaire distribue la rosée sans fatigue et sans embarras à ses pelouses et à ses plates-bandes. Le fonctionnement de ces appareils est si simple, si léger, que la ménagère peut elle-même arroser ses plantes avorées et faire jouer les jets d'eau de ses bassins.

Les pompes Moret et Broquet servent en outre au lavage des voitures, au nettoyage des écuries, aux douches pour les chevaux; elles rendent d'inappréciables services en cas d'incendie. On ne saurait joindre plus heureusement l'utile à l'agréable (121, rue Oberkampf).

L'ANISINE-MARC

Ce célèbre antinévralgique russe du D^r JOCHELSON est un produit hygiénique d'une innocuité parfaite, qui fait disparaître en moins d'une minute les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc., etc. — Prix : 5 fr., et par la poste franco : 5 fr. 50. Exiger la signature en russe pour éviter les contrefaçons.

Dépôt général, 22, rue Le Peletier, Paris. — Se vend partout.

MACHINE A PLISSER
A TUYAUX, b. s. g. d. r.
Système Jeannequin
Perfectionnée par CRESPIN AINÉ

3 en or et
2 en argent
1 en bronze
DEUX
COURONNES

MACHINES A COUDRE
de tous systèmes, garanties
deux ans.

CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dem. à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano

MÉNAGE TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et à tuyautes sont expédiées à moitié paiement. A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoie gratis et franco la brochure explicative.

VEND A CRÉDIT

ADJON, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877, de la MAGNIFIQUE TERRE de BRUGNY à 8 k. d'Épernay (Marne) Château, parc, bois, fermes, moulin, étangs. — 520 h. env. — Chasse, pêche exceptée. — Mise à pr. : 650,000 fr. — S'ad. aux notaires : 10 pour visiter, à M^e Fagot, à Ablois, pr. Épernay; 20 à Paris, à M^e Renard, r. 4-Sept., 2, et Duplan, r. St-Hon. 163.



LES CERCLES CATHOLIQUES. — Réunion générale au Cercle catholique du boulevard Montparnasse à l'occasion de la Saint-Joseph. (D'après nature, par M. Ferdinand.)



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE

(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS À DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Parait tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES À DOMICILE FRANCO DE PORT

1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 45 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyez un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard LA FORT, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^{ie}, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

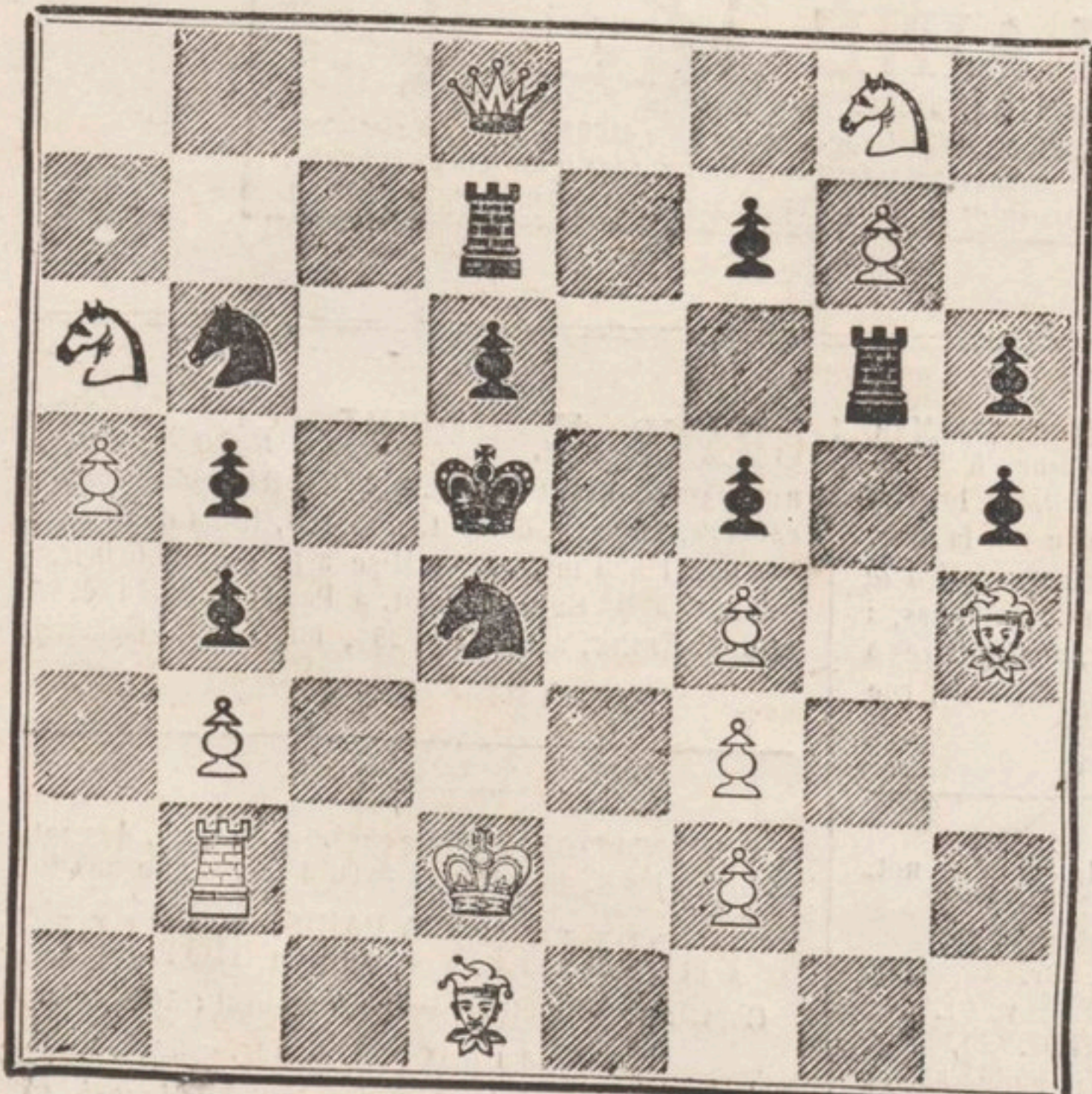
L'on peut fort bien, sans hiver, avoir une année fertile.

Ont trouvé le dernier rébus : l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; l'Œdipe du cercle de l'Avenir; Carafon, à Gray; café de Paris, à Vitry; G. Brissard; le cercle des vendredistes; le cercle d'Amplepuis; M^{lle} S. de L.; X., à Saint Dizier; la Grenouillère de Vitry-le-François; café du Commerce, à Villers-Cotterets; Julius; Convolvulus et Patatas; un habitué du café Kuhn, à Strasbourg; le Languedocien du café Huchet; deux voyageurs de commerce, à l'hôtel du Cuirassier français, à Châteaugiron; un habitué de la Ville-en-Bois, à Piré.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

PROBLÈME N° 648, COMPOSÉ PAR M. PRADIGNAT



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 646

- | | |
|-------------------------|---------------|
| 1. T 1 TD | 1. P 3 CD (A) |
| 2. T pr. P, échec | 2. P pr. T |
| 3. P 6 C | 3. T 4 C |
| 4. T 7 F | 4. F 1 CD |
| 5. T 7 T, échec | 5. F pr. T |
| 6. P 7 C, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|--------------------------------------|----------|
| 2. P 5 F | 1. R 2 T |
| 3. T 7 F, échec | 2. P 3 C |
| 4. P pr. PC, et mat le coup suivant. | 3. R 1 T |

Solutions justes : MM. Quéval; Kassioh; Lansquenot; L. de Croze; Edm. Leger; Arm. Maroni; Vital Terrasson; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le nouveau Cercle des Echecs, à Chalindrey; le grand café du Phénix, à Lyon; le café de la Rotonde, à Limoges; le café Central, à Péronne.

Autres solutions justes du problème n° 645 : MM. A. Vancouyghem; E. Lafarge; Fresco, de Lille; le Cercle de Château-la-Vallière.

Correspondance. — M. Rojare. Veuillez avoir la bonté de me rappeler qu'elle était votre solution du problème en question.

PAUL JOURNOUD.